



La chronique
de Lise Bissonnette Page B 3
Musique Page B 3
Cinéma Page B 4
Vitrine de la vidéo Page B 5
Vitrine du cédérom Page B 5
Théâtre Page B 6
À Québec Page B 6
Disques classiques Page B 7
Télévision Page B 7
Jazz et blues Page B 8
Vitrine du disque Page B 8
Agenda culturel Page B 9

DANSE



Le corps et son double

Jusqu'au 1^{er} juin, Tangente fait un retour vers le futur en présentant une série de spectacles réunis sous l'intitulé *Le Corps électronique*. Quatre artistes au programme, pour quatre points de vue sur la rencontre entre le corps et la technologie.

ANDRÉE MARTIN

Nul n'est insensible à l'envahissement technologique de notre fin de siècle. Rebuté ou passionné, chacun y va de sa philosophie sur la chose. Outil pour certains, voie artistique pour d'autres, la technologie possède l'ambiguïté caractéristique d'un monde en devenir. La photographie, à ses débuts, n'a pas été sans soulever des interrogations et des protestations sur sa capacité à faire art. Un peu de la même manière, on ne s'entend pas nécessairement sur les effets, la portée et la place de cette fameuse technologie dans nos vies, et encore moins dans l'art. L'édition 1995 d'ISEA (International Symposium on Electronic Art) en était la preuve. Les débats, souvent houleux, demeuraient un miroir fort intéressant de l'ampleur du questionnement et du peu de réponses véritables apportées au regard de l'opposition historique entre l'humain et la machine.

Un tremplin

Tangente, tremplin montréalais de l'art chorégraphique officiel de demain, a pris au sérieux les voies technologiques de la création en danse. Afin de voir s'il y avait une place pour le corps à travers les grandeurs et les misères de la technologie, Dena Davida, directrice artistique de Tangente, a mis sur pied une série appelée *Le Corps électronique*, qui se tiendra du 15 mai au 1^{er} juin, rue Cherrier. «Une bonne partie de notre saison a repris, comme dans les musées, l'idée de regrouper des œuvres autour d'un point de vue», explique Dena Davida. C'est mon premier essai dans le domaine des arts technologiques. Je le fais afin de partager ma passion pour l'avenir artistique de la technologie.»

L'élément déclencheur fut évidemment ISEA 1995, où Mme Davida a fait partie du comité de sélection des performances présentées sur scène, entre autres à Tangente. C'est là que la directrice artistique a vu une moyenne de 120 performances venues des quatre coins du globe et, surtout, une possibilité pour son petit espace d'à peine 100 places. «Les pièces choisies utilisent la technologie au delà de la scénographie. Ce ne sont pas des œuvres qui proposent un fond de scène électronique. Ici, les médiums font partie intégrante de la pièce, ils ne sont pas uniquement une décoration. Il y a un piège là-dedans, parce qu'on retrouve souvent des créations scéniques, où la présence de l'électronique est simplement une belle manière de présenter un décor.»

VOIR PAGE B 2: CORPS

LES ARTS

La liberté de risquer

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

ous les deux printemps depuis 1985, le Festival de théâtre des Amériques (FTA) donne à sa manière le coup d'envoi à l'été des festivals, sans pour autant rivaliser d'affluence avec les festivals de jazz ou d'humour. Depuis les premiers jours de cette fête bisannuelle, la directrice générale et directrice artistique du FTA, Marie-Hélène Falcon, poursuit le même objectif. Elle cherche à offrir au public montréalais l'occasion de se mettre au parfum de la planète en voyant des productions étrangères majeures. Elle ne néglige pas pour autant les créateurs d'ici, auxquels elle fournit une tribune permettant les plus folles audaces.

Théâtre des profondeurs

Si d'autres festivals ont désormais tendance à en ratisser de plus en plus large de façon à satisfaire tous les publics, Marie-Hélène Falcon, de son côté, prend toujours la liberté de risquer. En dépit d'un budget de 1,8 million qu'elle juge «ridicule, compte tenu de l'envergure de l'événement», l'âme dirigeante du FTA tient le coup et, avec une ardeur quasi héroïque, s'acharne à construire des programmations où convergent des «sourciers magnifiques, des chercheurs inspirés». S'il lui fallait trouver le fil conducteur entre les différentes pièces qui constitueront le prochain cru du FTA, Marie-Hélène Falcon constate qu'il faudrait parler d'un théâtre des profondeurs, un théâtre qui «aborde les rives de l'inconscient».

Si le monde s'ouvre au théâtre de Marleau ou de Lepage, pourquoi Montréal se priverait-elle du théâtre des Mnouchkine, Kantor ou Robert Wilson?, demande-t-elle. Pourquoi n'aurait-on pas droit à Marthaler, William Yang, Romeo Castellucci ou Richard Foreman? «Il ne s'agit pas de rendre la pareille, bêtement. Je crois tout simplement qu'il faut avoir accès à la production majeure de par le monde. Sinon, on risque d'être 20 ans en arrière de la planète. Comment peut-on prétendre être une métropole culturelle et ne pas offrir ce genre de service public aux citoyens?»

VOIR PAGE B 2: FTA

La directrice artistique et directrice générale du Festival de théâtre des Amériques, Marie-Hélène Falcon, a réservé une place de choix aux jeunes créateurs québécois, tout en offrant à nouveau au public montréalais l'occasion de découvrir six productions étrangères majeures.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le FTA aura lieu du 22 mai au 8 juin

du Maurier

FESTIVAL
INTERNATIONAL
DE JAZZ
DE MONTREAL

Bléue

BLACKBIRDS
OF BROADWAY

A HARLEM RHAPSODY

Revivez les légendaires revues musicales qui révélèrent au monde les
Joséphine Baker, Count Basie et Cab Calloway!

DU 25 JUIN AU 13 JUILLET 1997

BILLETS EN VENTE DÈS MAINTENANT
au Spectrum, au Casino de Montréal, aux comptoirs Admission
et au 790-1245 (+ frais de service) Groupe : 935-5161



La Presse

LES ARTS

CORPS

Une vision différente

SUITE DE LA PAGE B 1

Dans les œuvres présentées rue Cherrier d'ici la fin du mois de mai, la technologie devrait constituer un élément essentiel à la forme comme au sens. Donner au corps une image et un poids autres, une vision différente, nouvelle, inusitée, et questionner notre système de représentation sont là quelques-uns des enjeux de la rencontre entre la danse et la technologie; à découvrir, on l'espère, à travers les œuvres sélectionnées dans cette série.

Quatre pièces au programme

Concrètement, la série s'échelonne sur trois ans, et peut-être plus. À partir de ces multiples spectacles et performances, il sera peut-être alors possible de faire un constat éclairé sur la place et la signification réelle de l'association entre le corps en mouvement (ou, du moins, ce qu'il en reste) et tout l'appareillage technologique. «Quel est l'avenir de ces médiums pour la scène? C'est là ma question.» Interrogation justifiée quand on constate à quel point, encore aujourd'hui, l'héritage baroque demeure omniprésent, voire lourd, dans l'ensemble du spectacle scénique. Aussi, on attend énormément de ces créateurs du présent tournés vers le futur.

Le premier spectacle de la série, présenté encore ce soir et demain soir, les 17 et 18 mai, réunit la marionnettiste Marcelle Hudon et le compositeur-musicien Tom Walsh. *Mme Chen*, l'œuvre imaginée, met en scène un suspens où l'on suit pas à pas la journée d'une présumée meurtrière. Coupable ou non coupable? «*Marcelle Hudon est une marionnettiste postmoderne. C'est aussi une artiste visuelle. Mme Chen est une pièce proche de ce que l'on pourrait appeler une installation-performance. C'est un amalgame*

de plusieurs médiums. C'est peut-être l'intégration technologique la plus simple des quatre spectacles de cette série.» La semaine prochaine, soit du 22 au 25 mai, ce sera au tour de Massimo Agostinelli, avec un trio interprété par Maryse Carrier, Paryse Mongrain et Patrick Lamothe, à venir se frotter à la technologie. *Oneiros* met en relation de la danse, des animations 3D et des images vidéo. «*La pièce de Massimo est une œuvre très dansée. Mais en regard de sa longue collaboration avec une vidéaste écossaise, il intègre tout de même la technologie. Dans ce spectacle, les images vont interagir avec l'action sur scène.*»

Isabelle Choinière, avec *Communion* (*Le Partage des peaux II*), du 29 au 1er juin, est sans aucun doute la création la plus sophistiquée de tout ce beau programme. En étroite collaboration avec des artistes et chercheurs comme Jimmy Lakatos, Alexandre Burton et Michael David Smith, elle est une des rares personnes à avoir poussé aussi loin son interrogation de la scène, du spectacle, du réel et de ses extensions. Dans une sorte de va-et-vient un peu déroutant entre le corps réel et irréel (en l'occurrence le sien), elle propose aux yeux fascinés du spectateur une expérience peu commune sur la cohabitation possible de l'être humain et de son image. Aussi, en seconde partie de ce spectacle au-delà du réel, Sergio Zentano, artiste de l'avant-garde à Los Angeles, présente *Life as Dynamite*. «*Il se voit comme le petit-fils de Marcel Duchamp. Il utilise des matières très simples, et son travail se rapproche de la performance. C'est un artiste visuel très farfelu, qui propose son corps comme matière.*» En fait, la rencontre entre la danse, le corps et l'électronique ne serait-elle pas, dans une certaine mesure, une version-vision réactualisée, voire futuriste, du body art?

SUITE DE LA PAGE B 2

On reproche parfois au FTA de cibler, sans l'admettre, un segment trop pointu du public. Bref, d'être élitiste. Marie-Hélène Falcon s'inscrit en faux. «*Je suis convaincue que si on avait de meilleurs budgets de publicité, on pourrait rejoindre plus de monde. Le travail des artistes étrangers que nous invitons n'est pas inaccessible. Il suffit que les gens viennent au FTA pour le réaliser. Les spectacles de langue étrangère sont sous-titrés. Et puis, très souvent, l'émotion transgresse les barrières de la langue. On peut voir une pièce en polonais et en saisir le sens sans pour autant connaître la langue.*»

Six spectacles étrangers apparaissent au menu de la septième édition du FTA. «*Evidemment, il y en aurait davantage si nous disposions d'un budget plus conforme à l'envergure du festival*», avoue Marie-Hélène Falcon, précisant que le programme devrait quand même rassasier les plus exigeants.

Une compagnie allemande aura cette année le privilège d'inaugurer le FTA, du 22 au 24 mai, à la salle Ludger-Duvernay du Monument-National. Le public est convié à la découverte du Deutsches Schauspielhaus Hamburg qui viendra présenter *Stunde Null oder Die Kunst des Servierens* (*L'Heure zéro ou l'art de servir*), spectacle écrit et mis en scène Christoph Marthaler. Stefanie Carp cosigne la mise en scène. «*Marthaler est une figure dominante. On le joue partout en Europe. Cette fois, les Montréalais ne le découvriront pas vingt ans trop tard*», dit Marie-Hélène Falcon, rappelant qu'il a fallu vingt ans avant que Montréal puisse découvrir Mnouchkine.

FTA

Un programme pour rassasier tous les amateurs de théâtre, même les plus exigeants

La pièce que présentera Marthaler — en allemand avec sous-titres français — a été créée à l'occasion du 50^e anniversaire de la fin de la Deuxième Guerre mondiale. On promet une charge politique, un regard que l'on dit à la fois corrosif et hilarant sur les gouvernants. En pleine campagne électorale, un tel spectacle apparaît d'emblée très salubre...

Entre le cirque et le théâtre

Le FTA accueillera aussi cette année l'artiste de théâtre américain Richard Foreman, celui qui a fondé, en 1968, l'Ontological-Hysterical Theater. Le maître de l'avant-garde viendra présenter aux Montréalais un «*vaudeville métaphysique*» ayant pour titre *Pearls for Pigs*. Il s'agit de sa plus récente création. On pourra le voir à la salle Ludger-Duvernay du Monument-National, les 5, 6 et 7 juin.

Le septième FTA accueillera aussi la compagnie argentine De La Guardia et son spectacle *Periodo Villa Villa*, mis en scène par Diqui James et Pichon Balduin. Des comédiens, danseurs, acrobates et alpinistes participent à ce qui s'annonce comme un mémorable happening, à mi-chemin entre le cirque et le théâtre. L'action, dit-on, se déroule au-dessus des têtes des spectateurs. Les Argentins occuperont l'Usine C du 3 au 8 juin.

S'il faut se fier aux photos du spectacle qui apparaissent au dossier de presse du FTA, une compagnie italienne, la Societas Raffaello Sanzio, risque de faire l'événement en présentant *Orestea*, une version-choc de l'*Orestie* d'Eschyle mise en scène par Romeo Castellucci. Animaux vivants sur scène, douches de sang,



machines infernales: Castellucci a voulu s'attaquer à la «*violence primitive*» de l'*Orestie*. À l'Espace Go, du 5 au 8 juin.

Des acteurs de Lituanie proposeront leur version des *Trois Sœurs* de Tchekhov. *Trys Seserys*, spectacle mis en scène par Eimuntas Nekrosius, sera présenté au Monument-National du 29 au 31 mai. L'Australie sera représentée par le spectacle *The North*, un «*monologue avec projection de diapositives*» de l'artiste visuel et photographe William Yang. Au Centaur du 2 au 5 juin.

Le FTA fera, comme toujours, une large place aux créateurs québécois. Après avoir sillonné la planète et réaménagé leur spectacle, Robert Lepage et sa compagnie Ex Machina viendront y présenter la version dite «*finale*» de leur ambitieux spectacle *Les Sept Branches de la rivière Ota*. L'événement aura lieu entre le 30 mai et le 15 juin, à la salle Denise-Pelletier de la NCT.

Pour tous les styles

Le metteur en scène et directeur artistique du Théâtre Ubu, Denis Marleau, viendra quant à lui présenter en première nord-américaine *Les Trois Derniers Jours de Fernando Pessoa*, pièce créée au Théâtre Dijon Bourgogne il y a quelques semaines. Inspirée d'un court récit de l'écrivain Antonio Tabucchi, la pièce nous fait partager les trois dernières nuits de cet immense écrivain portu-

gaïs que fut Fernando Pessoa (1888-1935). À l'Agora de la danse, du 24 au 27 mai.

Pol Pelletier profitera du FTA pour compléter sa *Trilogie des histoires*. Après *Joie et Océan*, place à *Or*, la synthèse des deux premiers spectacles. Elle sera à la Galerie Prince, du 25 au 30 mai. Jusqu'à plus soif?

Le FTA rendra hommage à Robert Gravel en créant sa dernière œuvre, *Thérèse, Tom et Simon... L'Intégrale*, du 22 mai au 3 juin, à l'Espace libre. Le spectacle réunira plus de 40 comédiens. Le Nouveau Théâtre expérimental reprendra aussi, dans le cadre du FTA, son spectacle *Matines: Sade au petit déjeuner*. À l'Espace libre, du 26 au 30 mai et du 2 au 6 juin à... 7h30. À noter que les représentations des 26 et 27 mai ont été reportées aux samedis 31 mai et 7 juin. À 7h30, toujours.

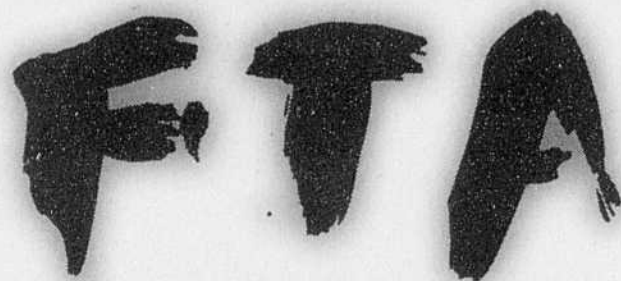
Une vitrine de choix aux jeunes compagnies

Pour sa septième édition, le FTA innove en créant un volet «nouvelle scène» destiné à offrir une vitrine de choix aux jeunes compagnies professionnelles. On pourra ainsi voir ou revoir des spectacles écrits par de jeunes dramaturges désireux de bousculer les idées reçues. Au menu: *Si j'avais la seule possession dessus le jugement dernier* d'Erik Charpentier, une coproduction du Théâtre d'Aujourd'hui, du Cercle vicieux et de Momentum; *L'Insomnie*, un one-man show du Franco-Ontarien Robert Marinier et La Vieille 17; *Exodos*, la trilogie de Michel Monty (Trans-Théâtre); *Go Weast* d'Anna Papadokos, du Dummies Theatre; *Dits et Inédits* d'Yvan Bienvu, d'Urbi et Orbi; *Le Piège, Terre des hommes* d'André Morency et Lili Pichet; *Oestrus* de Jean-Frédéric Messier (Momentum) et *Littoral* de Wajdi Mouawad (Théâtre d'Orléans).

Diverses activités entoureront le FTA. Du 23 au 26 mai, le théâtre Du Maurier du Monument-National accueille des lectures publiques de textes de cinq dramaturges francophones: Valère Novarina, Michel Azama, Enzo Cormann, Kously Lamko et Koffi Kwahulé.

Du 2 au 15 juin, le Festival international du cinéma et des nouveaux médias de Montréal présentera, au Cinéma Parallèle, des films traitant de théâtre. Figurent entre autres au menu *Peter Brook: questions sur le théâtre*, de Jean-Claude Lubchansky (2 juin), *Joyeux Noël!* de Jean-Claude Coulbous, un conte urbain d'Yvan Bienvu interprété par Sylvie Drapeau et la première du film qu'a inspiré au jeune réalisateur Francis Leclerc le spectacle *Les Sept Branches de la rivière Ota* de Robert Lepage (le 15 juin).

DU 22 MAI AU 8 JUIN



FESTIVAL DE THÉÂTRE DES AMÉRIQUES

PROGRAMMATION

ALLEMAGNE

Stunde Null

QUÉBEC

Thérèse, Tom et Simon... L'intégrale

Les trois derniers jours de *Completo Pessoa*

Or

Matines: *Sade au petit déjeuner*

Les sept branches de la rivière Ota

CANADA

Tinka's New Dress

LITUANIE

Les trois sœurs

AUSTRALIE

The North

ARGENTINE

Periodo Villa Villa

ÉTATS-UNIS

Pearls for Pigs

ITALIE

Ore Complet

Nouvelle Scène

LE RAYON X D'UNE GÉNÉRATION

QUÉBEC

Si j'avais la seule possession dessus le jugement dernier

Exodos, la trilogie

Go Weast

Le piège, Terre des hommes

Dits et Inédits

Littoral

Oestrus

CANADA

L'Insomnie

ALLEMAGNE

Dès jeudi!

Stunde Null

DEUTSCHES SCHAUSPIELHAUS HAMBURG

Mise en scène: Christoph Marthaler

Un spectacle décapant et féroce sur les politiciens par l'une des figures de proue des grandes scènes européennes.

«Rarement Marthaler a été si imprudemment divertissant, rarement sa méchanceté a eu autant de mordant.»

MEIKE SCHEFFEL,

MUSIK + THEATRE, 1995

Surtitres français et anglais

Du 22 au 24 mai

Monument-National

GOETHE-INSTITUT swissair

LITUANIE

Trys Seserys (Les trois sœurs)

LITHUANIAN INTERNATIONAL THEATRE

FESTIVAL LIFE

Texte: Anton Tchekhov

Mise en scène: Eimuntas Nekrosius

Un Tchekhov grandiose et brillant.

«Ce Nekrosius doit être un génie.»

ARTHUR MILLER, 1986

Surtitres français et anglais

Du 29 au 31 mai

Monument-National



QUÉBEC

Les sept branches de la rivière Ota

EX MACHINA

Conception et mise en scène: Robert Lepage

Avec: Normand Bissonnette, Rebecca Blankenship, Marie Brassard, Anne-Marie Cadieux, Normand Daneau, Richard Fréchette, Marie Gignac, Éric Bernier et Ghislaine Vincent

«Un miracle théâtral qui n'aurait jamais dû se terminer»

GOTTFRIED BLUMENSTEIN,

SACHSISCHES ZEITUNG, JUILLET 1996

Du 30 mai au 15 juin

Théâtre Denise-Pelletier - NCT



“★★★★ BREAKING THE WAVES est un mélodrame hypnotisant et obsédant...”

Normand PROVENCHER, LE SOLEIL

“Magistralement exécuté.”

Odile TREMBLAY, LE DEVOIR

GRAND PRIX DU JURY,

CANNES 1996

CÉSAR 1997

DU MEILLEUR FILM

ÉTRANGER

L'AMOUR EST UN POUVOIR SACRÉ

LARS VON TRIER

BREAKING THE WAVES

EMILY WATSON • STELLAN SKARSGÅRD • KATRIN CARTLIDGE • JEAN-MARC BARR ET UDO KIER

DIRECTION DE LA PHOTOGRAPHIE ROBBY MULLER SCÉNARIO ET RÉALISATION DE LARS VON TRIER

VERSION FRANÇAISE

CINÉPLEX ODEON DAUPHIN * 16

CINÉPLEX ODEON CENTRE-VILLE * 16

FLEUR DE LYS TROIS-RIVIÈRES * 16

MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE * 16

CINÉMA CAPITOL * 16

CINÉPLEX ODEON ATWATER * 16

CINÉPLEX ODEON CÔTE-DES-NEIGES * 16

CINÉPLEX ODEON CAVENDISH (Mtl) * 16

16 ANS +

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

CINÉPLEX ODEON ATWATER * 16

CINÉPLEX ODEON CÔTE-DES-NEIGES * 16

CINÉPLEX ODEON CAVENDISH (Mtl) * 16

16 ANS +

VERSION FRANÇAISE

CINÉPLEX ODEON DAUPHIN * 16

CINÉPLEX ODEON CENTRE-VILLE * 16

FLEUR DE LYS TROIS-RIVIÈRES * 16

MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE * 16

CINÉMA CAPITOL * 16

CINÉPLEX ODEON ATWATER * 16

CINÉPLEX ODEON CÔTE-DES-NEIGES * 16

CINÉPLEX ODEON CAVENDISH (Mtl) * 16

16 ANS +

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

CINÉPLEX ODEON ATWATER * 16

CINÉPLEX ODEON CÔTE-DES-NEIGES * 16

CINÉPLEX ODEON CAVENDISH (Mtl) * 16

16 ANS +

VERSION FRANÇAISE

CINÉPLEX ODEON DAUPHIN * 16

CINÉPLEX ODEON CENTRE-VILLE * 16

FLEUR DE LYS TROIS-RIVIÈRES * 16

MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE * 16

CINÉMA CAPITOL * 16

CINÉPLEX ODEON ATWATER * 16

CINÉPLEX ODEON CÔTE-DES-NEIGES * 16

CINÉPLEX ODEON CAVENDISH (Mtl) * 16

16 ANS +

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

CINÉPLEX ODEON ATWATER * 16

CINÉPLEX ODEON CÔTE-DES-NEIGES * 16

CINÉPLEX ODEON CAVENDISH (Mtl) * 16

16 ANS +

VERSION FRANÇAISE

CINÉPLEX ODEON DAUPHIN * 16

CINÉPLEX ODEON CENTRE-VILLE * 16

FLEUR DE LYS TROIS-RIVIÈRES * 16

MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE * 16

CINÉMA CAPITOL * 16

CINÉPLEX ODEON ATWATER * 16

CINÉPLEX ODEON CÔTE-DES-NEIGES * 16

CINÉPLEX ODEON CAVENDISH (Mtl) * 16

16 ANS +

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

CINÉPLEX ODEON ATWATER * 16

CINÉPLEX ODEON CÔTE-DES-NEIGES * 16

CINÉPLEX ODEON CAVENDISH (Mtl) * 16

16 ANS +

VERSION FRANÇAISE

CINÉPLEX ODEON DAUPHIN * 16

CINÉPLEX ODEON CENTRE-VILLE * 16

FLEUR DE LYS TROIS-RIVIÈRES * 16

MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE * 16

CINÉMA CAPITOL * 16

CINÉPLEX ODEON ATWATER * 16

CINÉPLEX ODEON CÔTE-DES-NEIGES * 16

CINÉPLEX ODEON CAVENDISH (Mtl) * 16

16 ANS +

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

CINÉPLEX ODEON ATWATER * 16

CINÉPLEX ODEON CÔTE-DES-NEIGES * 16

CINÉPLEX ODEON CAVENDISH (Mtl) * 16

16 ANS +

VERSION FRANÇAISE

CINÉPLEX ODEON DAUPHIN * 16

CINÉPLEX ODEON CENTRE-VILLE * 16

FLEUR DE LYS TROIS-RIVIÈRES * 16

MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE * 16

CINÉMA CAPITOL * 16

CINÉPLEX ODEON ATWATER * 16

CINÉPLEX ODEON CÔTE-DES-NEIGES * 16

CINÉPLEX ODEON CAVENDISH (Mtl) * 16

16 ANS +

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

CINÉPLEX ODEON ATWATER * 16

CINÉPLEX ODEON CÔTE-DES-NEIGES * 16

CINÉPLEX ODEON CAVENDISH (Mtl) * 16

16 ANS +

VERSION FRANÇAISE

CINÉPLEX ODEON DAUPHIN * 16

CINÉPLEX ODEON CENTRE-VILLE * 16

FLEUR DE LYS TROIS-RIVIÈRES * 16

MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE * 16

CINÉMA CAPITOL * 16

CINÉPLEX ODEON ATWATER * 16

CINÉPLEX ODEON CÔTE-DES-NEIGES * 16

CINÉPLEX ODEON CAVENDISH (Mtl) * 16

16 ANS +

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

CINÉPLEX ODEON ATWATER * 16

CINÉPLEX ODEON CÔTE-DES-NEIGES * 16

CINÉPLEX ODEON CAVENDISH (Mtl) * 16

16 ANS +

VERSION FRANÇAISE

LES ARTS

Nature, culture

Impossible d'y échapper. L'introduction du texte que notre collègue Pierre Cayouette consacrait samedi dernier au Salon du livre de l'Abitibi-Témiscamingue, que j'avais le privilège de présider, se lisait comme suit: «*Quand on a grandi sur cette terre de roches, au milieu de ce paysage lunaire, on garde en soi, ainsi que le rappelle la romancière et poète Louise Desjardins, "l'acharnement des défricheurs", un côté nomade.*» Je n'y voyais rien à redire, au contraire, puisque les images les plus fortes de mon enfance et de mon adolescence, là-bas, sont d'espaces balayés où peu de joliessees naturelles entravent le dialogue entre soi et les éléments. Le chant grégorien plutôt que les grandes orgues. L'épénète résistante plutôt que le saule pleureur. La coulée de cuivre plutôt que de miel.

Mais depuis les temps immémoriaux où la grande journaliste Judith Jasmin était rentrée d'Abitibi en décrivant pour la télévision de Radio-Canada une terre désolée, certains de mes compatriotes souffrent d'allergie à toute description où affleure une dureté des lieux. On m'a donc chapitrée un peu, fait valoir que l'Abitibi comptait certaines des meilleures terres agricoles du Québec, que les lacs immenses y déploient un charme infini, que les étés y sont chauds et verts, bref que son image âpre — chère aux poètes, romanciers et journalistes confondus — nuit à l'immigration venue de contrées qué-

bécoises ou étrangères, dont ce pays s'est toujours nourri et dont il a encore besoin. Et j'ai refusé de bouger, convaincue qu'un paysage «désolé» n'est pas forcément «désolant» et que mes amis abitibiens d'adoption, installés à demeure, ont justement été séduits par cette nature forte, rude, sans concession.

Mais la querelle passe à côté de son temps. Tout en traversant la réserve faunique La Vérendrye comme un sas de décompression où chaque kilomètre m'est un présent des dieux, ce qui me convainc encore, dans l'Abitibi d'aujourd'hui, n'est plus la nature brute. Car si je l'ai toujours aimée, cette nature, je n'ai aucune nostalgie pour les années où il n'y avait qu'elle pour nous aider à supporter l'isolement, l'éloignement, la cassure entre le monde que nous devinons et celui que nous vivons.

Au couvent comme au collège, autour des églises comme le long de la rue Principale, on s'appropriait les bribes de culture moins aisément que l'or. Quelques rayons de bibliothèque, en anglais surtout, à l'hôtel de ville de Noranda. À l'école, des livres pieux ou des romans à l'eau de rose. Pas de librairie. De rares disques venus par la poste, par des «clubs». Un concert des Jeunesses musicales trois ou quatre fois l'année, dans des gymnases au terrazzo grinçant. Si les troupes de vau-deville passaient par là, je ne m'en souviens pas car ce genre de spectacles nous était interdit et les scènes des sous-

sols d'église, les seules, étaient plus souvent occupées par les «bérêts blancs» de Gilberte Côté-Mercier. Je fus enfant de la radio entre Séraphin Poudrier et les édits moraux du père Marcel-Marie Desmarais, puis adolescente de la télé avec *La Poule aux œufs d'or* et *Walt Disney*, qui suivait ou précédait *L'Heure des quilles*. De quoi vouloir se pousser. Nous ne pensions à peu près qu'à ça.

Aujourd'hui, il y a tout. À Rouyn-Noranda, la plus fréquentée, par habitant, des bibliothèques publiques de langue française au Québec, soutenue par une Fondation efficace. Un Salon du livre qui fracasse, toujours en proportion de la population, les records de tourniquets du Salon du livre de Montréal. Un festival international du film et un nouvel ensemble de cinémas. Des librairies, des galeries. Des centres d'exposition à Val-d'Or, à Rouyn-Noranda, à La Sarre, à Amos, dont l'équipement se compare à celui de plusieurs maisons montrealaises de la culture. Des projets d'agrandissement. Une biennale internationale de la miniature à Ville-Marie, un symposium international d'art contemporain à Amos. Et des troupes de théâtre, et des formations musicales. Avec l'accompagnement normal: un restaurant gastronomique, de multiples bistros qui vont du végétarien à la pizza haut de gamme, des cafés où l'on cause ou joue aux échecs autour des meilleurs torréfiés.

Je ne vous dis pas que c'est le paradis, il n'existe nulle part, et je ne suis pas certaine que j'y reviendrais, comme l'a fait Louise Desjardins. Mais c'est la vie, offerte enfin à

ceux qui ont quatorze ans et qui se demandent par quel bout la prendre. Ils ont des fils sur lesquels tirer pour découvrir plus et mieux, ils ont le choix entre partir ou rester, leur univers est élargi comme la route 117 qui coule tellement plus facile, désormais, dans la réserve.

La formation de ce couple nature-culture, encore imparfait ou fragile, n'est pas de génération spontanée. L'alliance me semble être largement due au développement de l'enseignement postsecondaire, au campus qui unit le cégep et l'université au milieu du Cap d'Ours, terre de roches et paysage lunaire s'il en est. Les étudiants, les profs, ont accru le public des manifestations culturelles et surtout créé un climat propice. Dans le débat souterrain qui oppose aujourd'hui les grandes universités aux petites qu'on menace, il est de bon ton de justifier leur existence en évoquant leur apport au développement économique des régions. Une démonstration qui me semble sens dessus dessous: si on immigrait encore là-bas, pour explorer le sous-sol comme autrefois, ou faire commerce, ou soigner le monde, ou écrire des livres, c'est que l'air est bon au fond des bois comme dans les cafés, même enfumés. Le campus a été générateur de culture, et l'économie, à son tour, en dépend pour retenir les jeunes même si elle ne fournit toujours pas assez d'emplois. Il leur arrive donc de se pousser encore, à quinze ans, à vingt ans, de «passer le parc» pour de bon, mais pour de meilleures raisons, et avec moins d'amertume à la surface de leurs souvenirs.

MUSIQUE

Monsieur Festival un jour...

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

Mine de rien, chaque année, quelques festivals de musique classique s'ajoutent aux méga-événements que sont Lanaudière et Orford. À Ottawa, il y a quelques semaines, était présenté un premier festival de quatuors à cordes. À Montréal, vient de se terminer un premier festival consacré au clavier et à Bach. Malgré l'abondance, le violoncelliste Denis Brott fait le pari que Montréal et ses mélomanes ont encore de l'appétit...

En choisissant de présenter son festival de musique de chambre de Montréal du 22 mai (jeudi) au 1er juin, Denis Brott lance en fait la saison des festivals, un choix pas du tout innocent...

«J'avais organisé un tel festival au sommet du mont Royal à l'automne 1995. Le romantique que je suis avait imaginé qu'avec les feuilles de toutes les couleurs, ça allait être magique, là-haut. Mais c'était mal pensé, parce que nous entrions en compétition directe avec les grandes institutions montréalaises — l'Orchestre symphonique de Montréal, l'Orchestre métropolitain, Pro Musica, etc. — qui commencent leur saison normale au même moment.»

Après avoir presque épongé le léger déficit de ce premier festival, Denis Brott reprend l'expérience, avec un budget de 25 000 \$. Avec cette somme, il a invité 25 musiciens, — la moitié du Canada, l'autre de l'étranger — qui présenteront six concerts hommages à Brahms, Schubert et Mendelssohn. «L'idée, c'est de stimuler tous les sens: l'ouïe, par la musique, la vue, par le cadre enchanteur, le goût par une dégustation de vins», explique-t-il.

Si le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal (CACUM) et «l'appui personnel du maire» ont donné un bon coup de pouce, les trois quarts du budget proviennent de commandites du secteur privé, comme c'était le cas en 1995.

Cette fois, Denis Brott, qui assumait en 1991 les fonctions de directeur artistique du Festival of the Sound de Parry Sound en plus d'être depuis belle lurette très lié à l'organisation du Festival d'Orford, espère que son festival au sommet du mont Royal deviendra un rite printanier. «Il faut revitaliser ce chalet de la Montagne. Aussi étrange que cela puisse paraître, quantité de Montréalais ne savent même pas où il se trouve.» (Pour plus de détails sur la programmation et le transport, voir en page E 3).

Cette semaine, la maigrelette «banque» d'instruments du Conseil des arts du Canada a abondamment fait parler d'elle. D'abord, en bien: le Manitobain James Ehnes, à qui est prêté depuis trois ans le seul instrument en circulation, a remporté, par concours, le droit de l'utiliser pendant encore trois ans. Puis, en mal: comment le Canada peut-il laisser partir trois rares instruments qu'a vendus cette semaine à un Américain l'université Western, de London, en Ontario?

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

À sa mort en 1986, le philanthrope Gordon Jeffery cédait à l'université Western trois rares violons, d'une valeur totale de «plus de trois millions»: deux Stradivarius et un Guarneri del Gesù. L'université Western cherchait à les vendre depuis quelque temps déjà et le Conseil des arts du Canada ne le savait que trop bien.

«On aurait bien sûr souhaité les acheter», explique Stephan Dubois, agent de relations publiques du Conseil des arts. Mais avec nos budgets qui fondent à chaque année, nous n'en avions tout simplement pas les moyens.»

Onze ans après sa création, la banque d'instruments du Conseil des arts ne compte toujours que deux instruments: le violoncelle dont Denis Brott a la jouissance jusqu'à la fin de sa carrière, et ce Stradivarius de nouveau prêté pour trois ans à James Ehnes. «Une banque de deux instruments, évidemment, ce n'est pas idéal, avoue Mme Dubois. Mais pour grossir notre banque, il nous faudrait absolument un don d'importance.»

Le doyen de la faculté de musique de l'université Western explique que l'institution souhaitait se départir de ces rares instruments depuis quelques années. «Notre mission n'en est pas une de collection mais d'éducation», note Jeffrey Stokes, ajoutant que les instruments étaient depuis belle lurette remisés.

Mais voilà, l'université n'avait pas besoin d'argent de façon urgente et attendait l'entente optimale, d'un point de vue financier mais aussi musical. «Nous ne voulions pas aller à un encan et simplement vendre ces instruments au plus offrant. Nous voulions que ces instruments continuent de profiter à des musiciens canadiens», continue M. Stokes.

Et c'est ce qu'a obtenu l'université, du moins pour les deux prochaines années. Et au-delà de cette période? M. Stokes reconnaît que rien n'empêchera l'heureux propriétaire de disposer de ses biens à sa guise, voire de les emmener sous d'autres cieux.

«Il n'a pas encore été décidé à quelles fins serait utilisé l'argent de la



James Ehnes

vente. Nous songeons à diverses possibilités: engager un ou plusieurs nouveaux professeurs à la faculté de musique, aider financièrement nos étudiants, faire venir de talentueux musiciens de l'étranger pour donner des concerts à London...»

L'idée de créer une banque d'instruments revient en grande partie au Montréalais Denis Brott. En 1985, avec l'appui de William Turner, haut dirigeant de la Consolidated Bathurst, il mettait sur pied une campagne de financement. Le fait que l'instrument allait un jour revenir au Conseil des arts facilitait ses démarches, et ses efforts lui valurent d'en obtenir la jouissance tout au long de sa carrière. «Après tous les efforts consentis dans ce projet, je me désolais que personne ne m'ait informé de la mise en vente des trois violons de Western. Comment se fait-il que personne n'ait réagi, qu'aucune cueillette de fonds n'ait été tentée? Manifestement, la banque est inactive, en ce sens qu'elle n'est plus à la recherche de nouveaux instruments.»

Depuis ses tout débuts, la banque

d'instruments du Conseil des arts du Canada suscite la controverse. Prêter un instrument exceptionnel à de jeunes musiciens de grand talent, voilà qui est bien. Mais comme le soulignait au *Devoir* il y a quelques semaines la violoniste Angèle Dubeau, à quoi bon prêter à un jeune un Stradivarius pour trois ans et le lui arracher alors qu'il commence à s'y adapter? Chose certaine, posséder un violon d'une telle qualité est presque devenu, dans le milieu de la musique, une condition sine qua non pour débiter une carrière.

Joint à New York au téléphone, le Manitobain James Ehnes s'est évidemment montré ravi de conserver, pour trois autres années, le Stradivarius qui a lancé sa carrière et avec lequel il a enregistré son premier disque, les *Caprices* de Paganini, qui lui a valu d'élogieuses critiques. «Les compagnies de disques nous offrent les meilleures technologies pour l'enregistrement et elles s'attendent à ce que nous jouions avec un instrument qui soit à la hauteur [...] Sans un violon de grande qualité, il est impossible de

faire carrière aujourd'hui.» James Ehnes fait remarquer qu'un Stradivarius, ça ne pardonne pas. «Un tel instrument peut vous faire paraître cent fois meilleur ou cent fois pire qu'un instrument de moindre qualité. On ne peut rien camoufler», fait-il remarquer.

Chose certaine, il ne s'en plaint pas et explique même faire l'envie de plusieurs. «Il y a bien quelques agences qui prétendent des instruments de cette qualité, mais les prêts sont habituellement de très courte durée, ce qui n'est pas idéal. Les musiciens que je côtoie trouvent très louable que le gouvernement canadien me prête cet instrument, ce qui ne se fait pas dans d'autres pays.»

ARCHIVES LE DEVOIR

Sauve qui peut la banque!
La banque d'instruments du Conseil des arts du Canada rate les stradivarius et le Guarneri de l'Université Western

Laisser l'instrument évalué à 1,6 million de dollars au violoniste de 21 ans entre tout à fait dans la logique puisqu'il en fait, depuis trois ans, un excellent usage. Il a entre autres été invité l'an dernier à Saint-Pétersbourg, Berlin et Hong-Kong. Ses prochains engagements incluent des prestations avec l'Orchestre de Chicago, ceux de Toronto et de Québec, un petit tour à Hong-Kong et, le 30 juin, le Festival de Lanaudière.

James Ehnes traverse une bonne période: son violon Windsor-Weinstein garanti et la remise de son diplôme de la prestigieuse Juilliard School de New York. «Je reçois mon diplôme la semaine prochaine!», lance, tout content, celui qui se décrit lui-même comme un parfait «nerd» de musique classique. Avec son colcataire de New York, il possède une collection de 800 disques, tous de musique classique. Faute de plus, le Canada, en six ans, pourra à tout le moins se réjouir d'avoir propulsé vers les plus hauts sommets l'un de ses plus doués musiciens. Mais comment ne pas se désoler de tous ces autres talents dont l'éclosion est empêchée par manque d'outils de travail? Comment ne pas s'inquiéter pour Chantal Juillet, dont le violon, prêté par le riche américain Herbert Axelrod, peut lui être enlevé à tout moment?

En cette période de vaches maigres pour les gouvernements au Canada, un seul espoir: que les banques canadiennes imitent les banques américaines, de plus en plus nombreuses à investir dans l'achat des plus précieux instruments.

Natalie Choquette
LA DIVA...

«Un talent fou»
— La Presse

Le mardi 27 mai — Billetterie: 987-6919

Saison 97-98

Série «Émeraude»

PRO MUSICA

Le Quatuor Carmina

Lundi, 10 novembre 1997, 20h
SALLE MAISONNEUVE, PLACE DES ARTS

Programme: Mozart, Szymanowski, Mendelssohn.

Ida Haendel, violon et Jonathan Feldman, piano

Lundi, 1^{er} décembre 1997, 20h
SALLE MAISONNEUVE, PLACE DES ARTS

Programme: Brahms, Bach, Enesco.

Le Quatuor Stamitz

Lundi, 2 février 1998, 20h
SALLE POLLACK, UNIVERSITÉ MCGILL

Programme: Vanhal, Schnittke, Beethoven.

Hélène Mercier, pianiste et le Quatuor Ludwig

Lundi, 9 février 1998, 20h
SALLE POLLACK, UNIVERSITÉ MCGILL

Programme: Schumann, Franck.

Grigori Sokolov, piano

Lundi, 9 mars 1998, 20h
SALLE POLLACK, UNIVERSITÉ MCGILL

Programme: Rameau, Beethoven, Brahms.

Le Trio Kalichstein/Laredo/Robinson (piano, violon, violoncelle)

Lundi, 6 avril 1998, 20h
SALLE POLLACK, UNIVERSITÉ MCGILL

Programme: Beethoven, Dvorak, Schubert.

Le Quatuor Hagen

Une présentation LES ARTS du Maurier

Lundi, 27 avril 1998, 20h
SALLE POLLACK, UNIVERSITÉ MCGILL

Programme: Bartók, Friedrich Haas, Mozart.

Jenő Jandó, piano

Lundi, 4 mai 1998, 20h
SALLE MAISONNEUVE, PLACE DES ARTS

Programme: Bach, Brahms, Schumann, Liszt.

Les programmes sont annoncés sous réserve de modifications.

TARIF D'ABONNEMENTS 1997-1998			
Salle Maisonneuve	Parterre Corbelle A, B	Corbelle C, D, E	Loges, Balcons, C.D.E et fosse d'orch.
Salle Pollack	Parterre	Mezzanine	Mezzanine
* Série «Émeraude» (8 concerts)	125 \$	90 \$	55 \$
* Mini-série (4 concerts au choix)	80 \$	60 \$	40 \$
Billets à l'unité	25 \$	18 \$	10 \$
* Taxes et réductions indiquées.			

LA SOCIÉTÉ PRO MUSICA INC. 3450, rue Saint-Urbain
Montréal (Qc) H2X 2N5 Tél.: 845-0532 Téléc.: 845-1500

Saison 97-98
I MUSICI de Montréal

Yuli Turovsky
Directeur artistique et chef d'orchestre

Série de six Concerts-événements

- La baguette ou l'archet?
- Musique anglaise
- L'opéra en multimédia
- Humour et génie de la musique russe
- Des cordes classiques, romantiques et... électriques!
- Une surprise et un classique!
- Percussions et projection-concert

Yuli Turovsky, violoncelliste et chef
Jonathan Boyd, ténor
Don Giovanni de Mozart
Richard Raymond, piano
Le retour de trois «Musici»
Lucia Hall, violon, Yegor Dyachkov
et Claude Lamothe, violoncelle
Marie Josée Simard, percussions
«City Lights» de Charlie Chaplin

Série de six concerts Matinée/Heure de pointe

- De Mozart à Mozetich • Musique Scandinave • Opus 6
- Quatuor et orchestre • Musique de la Passion • Autour de Verdi

Abonnez-vous!
6 concerts
à partir de 50 \$Exclusif:
disque sélection cadeau
à l'achat de deux abonnementsBrochure gratuite
982-6037

NORTEL
NORTHERN TELECOM
commanditaire principal

Le Groupe
Industrie Makro
ARTHUR
ANDERSEN
OGILVY

BANQUE
LAURENTIENNE

Radio-Canada
Chaîne culturelle FM

Profi & Whitney Canada

Hoechst

Delta Montréal

AIR CANADA

Lufthansa

QUEBECOR INC.

LES ARTS

CINÉMA

À L'ÉCRAN

BREAKING THE WAVES

★★★★

Lars von Trier, cinéaste danois qui s'était surtout fait connaître pour ses films aux images très sophistiquées ou la forme primait sur le fond, réalise avec *Breaking the Waves*, mélodrame de haut vol tourné en Écosse avec une caméra à l'épaule, un virage magistral du côté de l'émotion brute. Le film dans lequel l'éblouissante Emily Watson campe une jeune mariée mystique qui se prostitue par amour pour son mari handicapé dans un accident, est une pièce d'anthologie, tragédie moderne où le talent de directeur d'acteurs de Von Trier éblouit l'écran. Au Atwater, Côte-des-Neiges (v. o. a.), Dauphin, Centre-ville (v. f.).

Odile Tremblay

PARADISE ROAD

★★★★1/2

Bruce Beresford dans un film sur l'héroïsme féminin qui donne la vedette à Glenn Close, fait revivre un camp de concentration pour femmes dirigé par les Japonais durant la dernière guerre. Dans ce film académique mais très sensible, souvent émouvant, Glenn Close interprète avec feu une musicienne qui galvanise ses troupes. Au Faubourg, Cavendish.

O. T.

UN ÉTÉ À LA GOULETTE

★★★★

Le réalisateur de *Halfaouine*, *Yenfan des terrasses*, propose ici à une délicieuse chronique d'un temps révolu, celui de l'harmonie inter-raciale dans une Tunisie à l'aube de la Guerre de Six Jours. Trois filles de religions différentes décident de mettre un terme à leur virginité avec le secours de garçons d'une autre religion. Leurs trois pères, camarades de bistrot et voisins de palier, s'en mêlent et s'emmêlent. Moments doux et forts se succèdent à un rythme régulier, sans délires nostalgiques, avec pour point de fuite la lucidité d'un homme qui questionne le passé pour mieux vivre le présent. Au Loews.

Martin Bilodeau

THE SECRET ADVENTURES OF TOM THUMB

★★★★1/2

Variation glauque et désespérée sur le thème connu des aventures de Tom Pouce, ce film d'animation britannique signé Dave Borthwick remporte son pari de surprendre, mais déchire bien des cœurs au passage. Pour adultes seulement. En

★★★★: chef-d'œuvre
★★★★: remarquable
★★★: très bon
★★: correct sans plus
★: très faible
: pur cauchemar



complément de programme, le court métrage *Les Fleurs magiques*, du québécois Jean-Marc Vallée, sur le thème de l'alcoolisme et de ses conséquences sur la famille. Beau mais pédagogique. Au Parallèle.

M. B.

CAPITAINE CONAN

★★1/2

Bertrand Tavernier avec *Capitaine Conan* rappelle un pan oublié de la guerre de 1914-18 — alors qu'après l'armistice l'armée d'Orient demeure en poste, les anciens héros du front se montrant incapables de s'adapter à la vie semi-civile. Le réalisateur de *La Vie et rien d'autre* le fait avec une caméra nerveuse à l'œil quasi documentaire, sur une réalisation très maîtrisée. Mais un scénario raboteux, un rythme lourd, des personnages insuffisamment développés alourdissent le rythme et l'intérêt s'y perd. Au Complexe Desjardins.

O. T.

THE FIFTH ELEMENT

★★

Pour sa deuxième méga-production hollywoodienne, Luc Besson s'est lancé dans l'aventure de la bande dessinée de science-fiction, projetant son histoire de sauvetage de l'humanité contre une force occulte dans le XXIII^e siècle, à grands renforts de médiévalismes et autres croyances, pour nourrir de force une intrigue anorexique, habillée par Jean-Paul Gaultier et décorée par Moebius. La première heure piétine, puis l'humour prend le relais. Bruce Willis, star virile et pince-sans-rire, mène le jeu. Au Brossard, Égyptien (v.o.), Berri (v.f.).

M. B.

THE SENSES

★★

Cinq nouveaux films du Montréalais illustrent tour à tour les sens de l'ouïe, de l'odorat, de la vue, du goût et du toucher. Marathon d'un cinéaste artistiquement limité, ce pentagone très personnel reste assez impénétrable au plaisir des spectateurs. Néanmoins, on peut y cueiller quelques beaux moments, principalement dans *Hot Sauce* (le goût) et *Panic* (l'ouïe). À l'Impérial jusqu'à jeudi.

M. B.

Intelligente et grave utopie

LA BELLE VERTE

Écrit et réalisé par Coline Serreau. Avec Coline Serreau, Vincent Lindon, Philippine Leroy-Beaulieu, James Thierrée, Samuel Tasinaje. Image: Robert Alazraki. Montage: Catherine Renault. Musique: Coline Serreau. France, 1996, 99 minutes. Au Complexe Desjardins

MARTIN BILODEAU

Une immense prairie verdoyante, ceinturée de montagnes d'où glissent de longs serpents d'hommes, de femmes et d'enfants, qui se forment en bassin au cœur de la vallée. Ce Woodstock étrange, ce drôle de Big Bazar n'est autre que l'ouverture poétique de *La Belle Verte*, le dernier film de Coline Serreau qui renoue ici avec les thèmes de ses premiers films. *La Belle Verte*, c'est le nom d'une planète habitée par des gens paisibles, pacifistes, crudivores, acrobates, télépathes, qui vivent de récoltes, d'amour et de tolérance. Réunis en congrès annuel, ceux-ci redistribuent les richesses, échantillant les nouvelles et désignent les nouveaux émissaires chargés d'aller observer ce qui se passe sur les autres planètes.

Mais qui ira sur la Terre, planète dégenérée et perdue où personne n'a osé mettre les pieds depuis plus de deux cents ans? Mila (Coline Serreau) se porte volontaire, malgré l'opposition de ses fils aînés (James Thierrée et Samuel Tasinaje), à qui elle donnera des nouvelles par télépathie pendant son sé-



SOURCE CFP

Un Woodstock étrange, un drôle de Big Bazar.

jour à Paris, où elle atterrit en 1996, vêtue d'une robe Empire. Mila découvre une Ville lumière polluée, assourdie par les bruits de la circulation et peuplée d'êtres insolents qui ont rompu toute communication véritable entre eux. Mila fera la rencontre de Max (Vincent Lindon), pédiatre arrogant qu'elle déprogramme télépathiquement pour pouvoir communiquer. Soudain adorable et sensible, Max rentre à la maison avec l'étrangère, retrouvant son mariage en crise, que la présence de Mila aidera peut-être à résorber.

On sent *La Belle Verte* très proche de la réalisatrice, qui s'est par ailleurs donné le rôle principal; un pari délicat,

relevé de justesse, malgré le jeu inégal de Serreau, grâce aux lignes naïves de ce récit fantaisiste et plein d'idées, qui vise juste malgré sa propension à appuyer là où la suggestion suffirait. La réalisatrice de *Trois hommes et un couffin* revient à ses premiers thèmes, ceux qui traversaient *Pourquoi pas?*, œuvre post-soixante-huitarde socialiste et utopiste où elle suggérait un plan social où convergeraient sans heurt les idéaux individuels et collectifs.

Dix-huit ans plus tard, Coline Serreau plaide toujours pour un monde où la hiérarchie serait remplacée par une schéma social horizontal, où les hommes et les femmes seraient amis

sans ambiguïté, où l'amour serait strictement une affaire de sentiments partagés, etc. En opposant deux univers, *La Belle Verte* force la prise de conscience des spectateurs, immédiatement interpellés par cette délirante plaidoirie utopiste prônant un retour aux valeurs humanistes égarées dans les méandres d'un monde accéléré et hiérarchisé, où chacun se définit par son pouvoir de consommation.

Le pari de *La Belle Verte* est ainsi relevé, et ce, malgré certaines faiblesses de scénario, dans lequel Serreau ouvre des voies qu'elle ne suit pas, laisse en plan des situations devenues encombrantes dès l'effet comique dissipé et force l'énumération exhaustive de toutes les questions reliées à l'aliénation du monde contemporain. Des questions que le scénario de *La Belle Verte*, contrairement à celui *La Crise*, plutôt réussi à cet égard, ne pouvait véhiculer par ses développements dramatiques et qui donnent droit ici à des réflexions à voix haute pas toujours convaincantes.

Reste que l'imagination débordante de Coline Serreau — ainsi que son talent de compositeur, puisqu'elle signe également la belle partition — assure plusieurs moments de cinéma mémorables. Ainsi, la partie de football, jouée avec la *Valse du Danube bleu* en play-back, constitue le sommet comique de ce film intelligent et grave, qui s'inscrit en toute cohérence dans le parcours artistique de l'une des plus essentielles figures féminines du cinéma français contemporain.

Mauvais roman-savon

DE L'AUTRE CÔTÉ DU CŒUR

De Suzy Cohen. Avec Ann-Gisel Glass, Chris Campion, Jacques Penot, Gilbert Sicotte, Anémone. Scénario: Suzy Cohen. Image: Jacques Loiseux. Montage: Michel Arcaud. Musique: Bruno Coulais. Québec-France, 1993, 95 minutes. Au Complexe Desjardins

MARTIN BILODEAU

De l'autre côté du cœur, production franco-québécoise réalisée au Québec par Suzy Cohen, nous ramène soixante ans en arrière, dans l'arrière-pays québécois ébranlé par la Dépression, puis par la guerre. Parallèlement, par sa langue et son traitement, *De l'autre côté du cœur* nous ramène au cinéma québécois d'antan, celui d'un homme et son péché et du Gros Bill, dans lequel la réalité québécoise était filtrée par le confessionnel de monsieur le curé, puis passée à la moulinette de l'harmonisation linguistique, affichant au grand jour des contraintes de coproduction.

Tout au long de leur enfance mar-

quée par le décès de leur mère et l'accident qui a laissé leur père paralysé, Gaétan (Marc-André Grondin) et Rachel (Marie-France Monette) éprouveront un amour profond l'un pour l'autre. Jusqu'à ce que cet amour, à l'adolescence, se cristallise en une relation amoureuse, que Gaétan (Chris Campion) et Rachel (Ann-Gisel Glass) vivront pendant un bref instant de paix intérieure, juste avant que la guerre n'éclate, emportant au loin le jeune homme appelé au combat. Enceinte, Rachel épousera l'associé de son père (Jacques Penot).

Le trop long préambule installe les deux enfants dans leur cocon tissé de complicité amoureuse, néanmoins difficile à percevoir étant donné la faiblesse du jeu des jeunes Grondin et Monette, à qui on a par-dessus le marché demandé de parler sans accent pour remplir le fossé linguistique qui les sépare des acteurs français (Campion, Glass, Anémone) que, rappelons-le, campent tous des Québécois de la campagne des années 30 et 40. L'effort et le compromis se lit sur les visages des enfants, comme dans le reste de la distribution québécoise (Francis Reddy, Sonia Laplante, Claire Pimparé), forcée d'articuler

des phrases dans une forme langagière qui leur est étrangère. Seul Gilbert Sicotte se refuse à masquer son accent pour satisfaire aux exigences de ce film linguistiquement insensé, qui aurait pu éviter ce naufrage sans l'effort déployé par Suzy Cohen pour harmoniser la langue à travers des dialogues affaiblis par des prétentions littéraires qu'ils ne comblent qu'à moitié.

Le scénario ne met en valeur aucune progression dramatique, ni même ne suggère des bouleversements qui auraient dû agiter cette petite famille accidentée de la vie, dont les malheurs, égrenés avec indifférence sur un trajet temporel de plus de quinze années, n'apportent pas de carburant au récit, en panne dès les premières images.

Tissé de clichés et d'anachronismes, le scénario trahit une perspective très limitée de l'histoire. Le récit, pourtant crédible en soi — un peu calqué sur le modèle du *Blé en herbe*, de Colette —, n'adhère jamais au cadre choisi, qui est celui, naïf, idéalisé et joliment verni, d'un Québec permissif et agnostique qui n'a jamais existé. Malgré les dérapages romanesques qu'on peut leur repro-

cher, Arlette Cousture (*Les Filles de Caleb*) et Pierre Gauvreau (*Le Temps d'une paix*) se sont montrés plus fidèles au Québec d'antan que ce roman-savon détaché de toute réalité sociale et politique, dont aucune licence poétique ne rachète la fausseté.

Malgré sa volonté de parler de tolérance face à l'amour en général, aux amours incestueuses en particulier, Suzy Cohen est passée à côté de son bonheur d'occasion, dont l'audace est atténuée sinon rachetée par un traitement conservateur et artificiel, auquel contribuent les images léchées de Jacques Loiseux (*Sous le soleil de Satan*, *Van Gogh*) et la musique folklorique de Bruno Coulais (*Microcosmos*).

De tous, ce sont Chris Campion et Ann-Gisel Glass qui, par la sobriété de leur jeu, se rendent à l'arrivée le plus proches de la vérité. A part pour parader sous quelques beaux chapeaux, Anémone, dans un rôle d'épouse délaissée complice des deux amants, apporte un brin d'humour à ses quelques courtes scènes sans importance, apportant également au film sa crédibilité, ici ébranlée comme un pommier au vent.

Une comédie qui est aussi un hymne au respect de la différence et à la fraternité des hommes, par le réalisateur de « Halfaouine »

un film de Ben Bouché

FAMOUS PLAYERS LOEWS

12:30-3:00-6:50-9:10

COUCHE-TARD ven sam 11:30

prima film

PALMARÈS • DISQUES

Champigny

CLASSIQUE

1. CES ENFANTS D'AILLEURS, RICHARD GRÉGOIRE, ANALEKTA 6,95\$
2. CARMINA BURANA, ORFF, DUTOIT, PGS 15,95\$
3. THE ENGLISH PATIENT, TRAME SONORE, GABRIEL YARED, PGS 18,95\$
4. SHINE, TRAME SONORE, PGS 14,95\$
5. SCHUBERT ALBUM, RENEE FLEMING, PGS 16,95\$

JAZZ • BLUES • INTERNATIONAL

1. LA LLORONA, LHASA DE SELA, SELECT 17,95\$
2. CABO VERDE, CESARIA EVORA, BMG 15,95\$
3. DREAMLAND, MADELEINE PEYROUX, WARNER 16,95\$
4. COLORS OF THE WORLD, ARTISTES DIVERS, ALLEGRO 4,75\$
5. EXTRA-MUROS, GIANMARIA TESTA, WARNER 15,95\$

POP • FRANCOPHONE

1. PRESQU'INTÉGRALE (7 DC), CLÉMENCE DESROCHERS, FONOVOK/FUSION III 48,95\$
2. CAP ENRAGÉ, ZACHARY RICHARD, SÉLECT 18,95\$
3. SECOND COFFRET (2 DC), JEAN-PIERRE FERLAND, MUSICOR/GAM 24,95\$
4. MERCI D'ÊTRE VENUS, JEAN-JACQUES MILTEAU, EMI 14,95\$
5. MURMURES D'HISTOIRE, CLAIRE PELLETIER, MUSICOR/GAM 18,95\$

POP • ANGLOPHONE

1. ODELY, BECK, UNIVERSAL 17,95\$
2. THE SAINT, TRAME SONORE, EMI 16,95\$
3. KARMA, DELIRIUM, EMI 15,95\$
4. BECOMING X, SNEAKER PIMPS, EMI 15,95\$
5. BADU'IZM, ERYKAH BADU, UNIVERSAL 16,95\$

SUGGESTIONS

Presqu'intégrale Clémence Desrochers FONOVOK (7 DC) 48,95\$

40 CHANSONS D'OR Charles Aznavour EMI (2 DC) 25,95\$

Musiques Sacrées Ensemble Elyna PELLEAS (4 DC) 31,95\$

4380, rue Saint-Denis 844-2587 Mail Champlain 465-2242

UN FILM DE STEFAN PLESZCZYNSKI

MARCEL SABOURIN / BRIGITTE PAQUETTE
FRANCE ARBOUR / LISE ROY
FRANÇOIS PAPINEAU

» ÉTONNANMENT RÉUSSI ET VRAIMENT DRÔLE...
UN VRAI COUP DE FRAÎCHEUR.
— ODILE TREMBLAY, LE DEVOIR

CINÉMA PARALLÈLE

3682, BOUL. ST-LAURENT
9 AU 22 MAI À 18H
WEEK-END: 12H30 ET 18H

CRIS CAMPION / ANN-GISEL GLASS
GILBERT SICOTTE
avec JACQUES PENOT
et la participation d'ANÉMONE

De l'autre côté du cœur

Un film écrit et réalisé par SUZY COHEN

Marc-André Grondin Marie-France Monette Francis Reddy Sonia Laplante Claire Pimparé Julien Poulin

13 ANS +

CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS ★

CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE ★

CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Galerías) ★

GENEVIÈVE RIOUX - MARC-ANDRÉ GRONDIN - ANDRÉ CHAMPAGNE

LES FLEURS MAGIQUES

UN FILM DE JEAN-MARC VALLÉE

LES SECRÈTES AVENTURES DE TOM POUCE

UN FILM DE DAVE BORTHWICK

Un long métrage d'animation / Une version écopante du conte de Tom Pouce

Sem: 19h30, 21h30 - Supp. week-ends: 14h et vendredi 23h30

CINÉMA PARALLÈLE 3682, BOUL. SAINT-LAURENT 9 AU 22 MAI

École Supérieure de Danse du Québec
associée aux Grands Ballets Canadiens

SPECTACLE ANNUEL

22, 23 mai 97 à 20h
24 mai à 14h et 20h

merci madame Chiriaeff

FONDATRICE DE L'ESDQ

SALLE PIERRE-MERCURE
CENTRE PIERRE-PÉLADEAU
300, DE MAISONNEUVE EST,
MONTRÉAL

BERRI-UQAM

BILLETS, 20\$
ÉTUDIANTS - ÂGE D'OR, 15\$

SALLE PIERRE-MERCURE : (514) 987-6919 RÉSEAU ADMISSION : (514) 790-1245

LES ARTS

VITRINE DU CÉDÉROM

Pour les jours gris souris

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

La plupart des cédéroms conçus pour les enfants visent d'abord à les familiariser avec le fonctionnement de l'ordinateur. Mais il arrive aussi que certains titres leur apprennent de «vraies choses»...

LISA - LA MAISON
DU TEMPS ET DE L'ESPACE

★★★★

Production Edmark. Réalisation: Iona Software. Hybride PC (386 ou plus, Windows 3.1 ou plus, 8 Mo, 256 couleurs) et Mac (Système 7.1 ou plus, 8 Mo, 256 couleurs). Public visé: les 4 à 9 ans. Distribution au Québec: PMD Logisoft. Prix: plus ou moins 60 \$.

Cette production irlandaise commercialisée ici par le distributeur de *Myst* et de *Timelapse* est une fort intéressante surprise. La chose est d'autant plus agréable qu'elle n'arrive pas précédée d'un battage publicitaire monstre et qu'elle sait convaincre dès la première utilisation, par ses propres moyens. Heureusement, le ministère de l'Éducation du Québec s'en est rendu compte cette fois et il en recommande l'usage. En entrant dans le monde de Lisa, les enfants de 4 à 9 ans pourront se familiariser avec les concepts de temps et d'espace à travers des jeux et des exercices fort stimulants. Meilleure nouvelle encore: les parents y trouveront autant de plaisir que leurs rejetons.

La mise en situation est toute simple. La première image-écran nous amène à la chambre de Lisa, une dame crocodile plutôt sympathique. À partir de sa chambre, on peut visiter cinq aires de jeux: deux d'entre elles abordent le concept du temps (le calendrier et l'horloge), alors que les trois autres (la fusée, la machine à bonbons et le bac à sable) explorent la notion d'espace. À tout moment, on peut quitter une aire de jeux et revenir à la chambre en cliquant sur l'icône représentant Lisa. Dans chaque «monde», on peut tenter de réaliser soi-même les exercices ou encore s'en remettre au petit personnage qui guide le jeu. Il est aussi possible d'augmenter d'un cran le niveau de difficulté des exercices.

Je vous recommande de commencer l'exploration avec le bac à sable. Vous vous y amuserez en tentant de reproduire les éléments d'un paysage — ville, village, montagnes, rivières, routes, chemins de fer, etc. — construit à partir de symboles faciles à identifier. Laurent — qui a déjà quatre ans — et Julie ne parlent que de cela depuis une semaine...

LES GALAXIENS

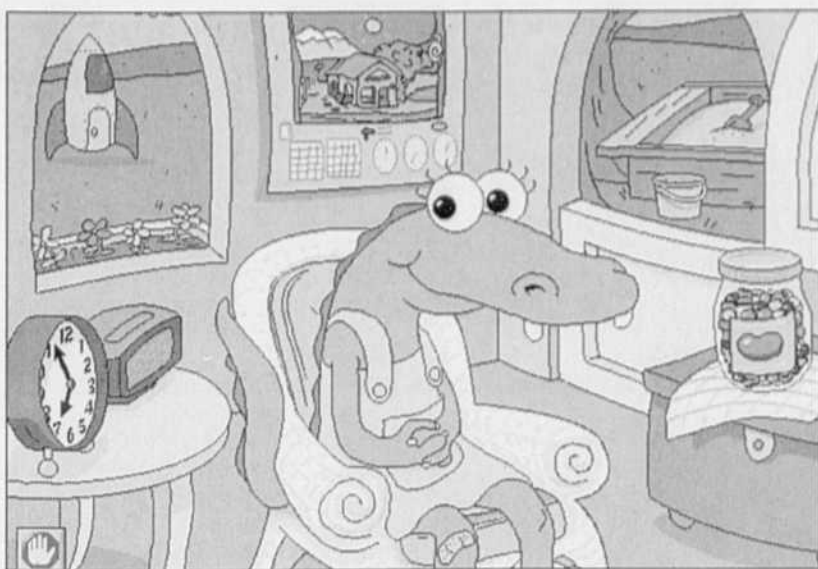
★★★★

Production Dupuis. Collection CD-Comics. Éveil et découverte. Hybride PC (486 ou plus, Windows 3.1 ou plus, 8 Mo, 256 couleurs) et Mac (68030 ou plus, système 7.0 ou plus, 8 Mo, 256 couleurs). Public visé: les 6 à 9 ans. Distribution au Québec: Diffusion Multimédia. Prix: plus ou moins 39,95 \$.

Les Galaxiens sont des personnages de bande dessinée. Belges de naissance, ils se sont surtout fait connaître en Europe; on ne se plaindra pas qu'ils tentent une percée ici en version cédérom. Évidemment, l'ouvrage regorge d'animations tirées des bandes déjà publiées, mais on y a aussi greffé une sorte de grand jeu qui rend la chose encore plus stimulante pour les enfants. Voyons y voir...

Julie (neuf ans) et ses amies explorent *Les Galaxiens* de façon irrégulière depuis presque deux semaines sans en avoir encore fait le tour. La navigation dans cette «bande dessinée interactive pour ordinateur» est d'une simplicité exemplaire et le scénario tout simple: le vaisseau des Galaxiens s'est posé en catastrophe sur la Terre parce que des virus infestent l'ordinateur central. Il s'agit de débarrasser ces méchantes petites bêtes poilues et de les écrabouiller quand elles apparaissent!

Outre les virus, l'exploration systématique du vaisseau permet de trouver des tas de jeux et d'exercices amusants. Le vaisseau est vaste; il compte quatre niveaux remplis de chambres farcies de trucs rigolos et parfois difficiles à réaliser. On s'amusera à cliquer un peu partout pour mieux saisir le mode de vie des Galaxiens. Mais il y a aussi qu'en réussissant les exercices proposés — et en attrapant les virus, bien sûr —, on met la main sur des jetons et des clés qui permettent d'amasser toutes les pièces d'une sorte de médaillon-code d'accès à une pièce secrète. Je ne peux évidemment vous en dire plus...

MINI-LOUP LE PETIT LOUP
TOUT FOU

★★ 1/2

Production Grolier Interactive. Réalisation: Hachette Multimédia. Collection ABCD-ROM. Hybride PC (486 ou plus, Windows 3.1 ou plus, 8 Mo, 256 couleurs) et Mac (LC 475 ou plus, système 7.1 ou plus, 8 Mo, 256 couleurs). Public visé: les 3 à 5 ans. Distribution au Québec: Quebecor-DIL Multimédia. Prix: plus ou moins 39,95 \$.

En examinant les configurations minimales requises pour visionner ce nouveau *Mini-Loup*, on comprend rapidement que c'est un «vieux» titre. L'ancêtre des deux aventures qui nous ont fait connaître le personnage: *Mini-Loup à l'école* et *Mini-Loup en vacances*. Dans des cas comme ceux-là — c'est-à-dire des copies invendues ailleurs qui nous arrivent par la bande —, le distributeur pourrait peut-être en tenir compte et abaisser son échelle de prix, non? Mais revenons à *Mini-Loup*. Même si le personnage du petit loup coquin est embryonnaire dans cette première histoire, mon fils de quatre ans n'y a vu que du feu. Comme d'habitude, les jeux proposés ici aux enfants sont conçus pour développer et leur sens de l'observation et la venue de ce moment providentiel où ils découvrent le lien entre le fait de bouger la souris et ce qui se passe à l'écran. Chez Laurent, le délice s'est déjà produit il y a des lunes mais comme il reconnaît certains chiffres permettant de compléter des images, il est

maintenant passé au stade de l'interaction (très) active. Détail intéressant: il maîtrise désormais la navigation à l'intérieur de l'ouvrage et peut passer d'un niveau à l'autre sans se tromper. Il y a quand même un petit problème: quand il a fini de jouer tout seul comme un grand, il s'obstine à tout fermer en débranchant l'ordinateur...

PAULY MOUSE

★★

Production CDWare International. Hybride PC (386 ou plus, Windows 3.1 ou plus, 8 Mo, 256 couleurs) et Mac (système 7.1 ou plus, 8 Mo, 256 couleurs). En version anglaise ou française. Distribution au Québec: PMD Logisoft. Prix: plus ou moins 59,95 \$.

Ce n'est pas que *Pauly Mouse* n'offre pas de choses intéressantes; c'est plutôt qu'il le fait en misant sur le clinquant. On convie ici les enfants à découvrir le monde des animaux: l'utilisateur choisit de visiter des environnements — le désert, la forêt, l'Arctique, etc. — dont on rencontre les habitants. En cliquant sur l'animal, on accède à un texte qui nous en décrit les habitudes. Bon. Cela ressemble grosso modo à ce que l'on rencontre un peu partout dans ce genre de produit. Sauf que pour faire différent, justement, on a choisi de dorer le contenant plutôt que de renforcer le contenu. Ce sont des choses qui arrivent. Et auxquelles on n'est pas obligé de se soumettre...

VITRINE DE LA VIDÉO

L'air du temps

MARTIN BILODEAU

Plusieurs films de qualité n'ont encore jamais été édités en vidéocassette. C'était, jusqu'à aujourd'hui, le cas de *Seconds*. Réalisé en 1966 par John Frankenheimer, avec Rock Hudson pour principale vedette, ce suspense fascinant, fait de tensions psychologiques et de chocs climatiques, manipule des ingrédients propres aux cinémas fantastiques et de science-fiction pour créer une atmosphère inquiétante, qui n'est pas étrangère à celle que reproduisent aujourd'hui, avec succès, plusieurs télé-séries américaines telles *The X-Files* et *Millennium*. On comprend ainsi que l'air du temps est responsable de cette réanimation. Béni soit-il.

SECONDS / L'OPÉRATION
DIABOLIQUE

★★★★

Arthur Hamilton (John Randolph), quinquagénaire essoufflé et déçu de la vacuité de sa vie, accepte l'étrange invitation d'un ami qu'il croyait décédé à visiter une organisation clandestine, où on lui propose de renaître sous une nouvelle identité grâce à une chirurgie esthétique



qui lui redonne le visage d'un homme jeune et beau (Rock Hudson). Sa nouvelle vie ne lui procure pourtant que des frustrations, et son angoisse décuple lorsqu'il se rend compte que ses nouveaux amis, décadents oisifs, sont comme lui des réincarnés. Partant du roman de David Ely, John Frankenheimer (*The Manchurian Candidate*) et le scénariste Lewis John Carlin ont transposé le mythe de Faust dans un monde contemporain désincarné et superficiel, celui de la côte Ouest américaine, où ils étudient les problèmes de conscience de l'Américain moyen à qui on propose de faire table rase du passé, mais qui se laisse aspirer par la spirale de la mémoire. Parole acide sur le pouvoir de la beauté, l'argent et la mortalité, *Seconds* se double d'un suspense où l'action et la réflexion se répondent admirablement. La mise en scène originale de Frankenheimer impose un ton très particulier à ce récit qu'on croirait en apesanteur, entre la vie et la mort, baigné par des symboles

religieux qui annoncent le sacrifice final. Frissons garantis.

LE JOURNAL
DU SÉDUCTEUR

★★★★

Plutôt que d'en faire une adaptation fidèle, la réalisatrice Danièle Dubroux a utilisé le traité esthétique de Kierkegaard comme objet de séduction dans ce récit aux multiples personnages, au centre desquels Claire (Chiara Mastroianni) et Grégoire (Melvil Poupaud) se livrent à un jeu de séduction. Le film se résume davantage par ses personnages, nombreux et fascinants, que par son récit, morcelé et énigmatique, dont le psychologue de Claire (Hubert Saint Macary) représente la clé de voûte. La réussite de ce film complexe, mi-suspense, mi-comédie, tout en contrastes et en zones d'ombre, tient à la légèreté de son ton, à l'ironie de ses dialogues et au charme de ses interprètes. Mathieu Amalric, un acteur fascinant, campe un personnage poétique, porteur de tous les paradoxes que soulève le scénario d'une écriture fine et mordante. Jean-Pierre Lélud, Micheline Presle y font par ailleurs un petit tour de piste remarqué.

RANSOM

★★ 1/2

Bien qu'il soit à cent lieues du chef-

d'œuvre visé, *Ransom* constitue néanmoins l'un des meilleurs films de Ron Howard. On y retrouve les préoccupations chères à l'auteur de *Far and Away* et *Apollo 13* (la famille, l'héroïsme mâle et le rêve américain), cette fois servies avec un sens de la mesure peu commun.

L'intrigue, mise en scène nerveusement et sans temps mort, raconte les déboires d'un pauvre milliardaire (Mel Gibson) à qui on vient de kidnapper son fils unique, en échange d'une rançon. La transaction tourne au vinaigre, et le héros décide de renverser la vapeur, ce qui met en colère le ravisseur (Gary Sinise) et ses complices, ainsi que son épouse (Rene Russo) et le FBI, convaincus que ce renversement pourrait être fatal au gamin. La réussite du film est surtout attribuable à l'excellent travail du scénariste Richard Price, un maître du néo-film noir qui possède un don extraordinaire pour l'ambiguïté, les récits rédempteurs tordus et les dilemmes moraux dentelés.

Autres nouveautés

Freud Leaving Home (***), excellente comédie dramatique de la réalisatrice suédoise Suzanne Bier; *The Neon Bible*, troisième opus du réalisateur de *Distant Voices*, *Still Lives*; *Thinner/La Peau et les os* (*), adaptation épeurante et déceçante d'un roman de Stephen King.

Natalie Choquette
LA DIVA...

«...diva québécoise,
truculente et chaleureuse...»
— Lyon Capitale

Le mardi 27 mai — Billetterie : 987-6919

1997-1998
saison

THÉÂTRE
DENISE-PELLETIER

Un grand théâtre
pour de grands textes

Le Cid de Corneille
Mise en scène : Serge Denoncourt
en coproduction avec le Théâtre français du CNA
du 30 septembre au 24 octobre

Molière... 3 farces
la Jalousie du Barbouillé,
le Mariage forcé et l'Amour médecin
Mise en scène : Joseph Saint-Gelais
Une production du Théâtre malgré lui
du 11 novembre au 4 décembre

Oedipe Roi de Sophocle
Mise en scène : Wajdi Mouawad
du 27 janvier au 20 février

Le Beau Parleur
du vaste monde
de J.M. Synge
Adaptation québécoise : Michel Garneau
Mise en scène : Pierre Rousseau
du 10 mars au 3 avril

Abonnements et forfaits de saison
de 25% à 50% d'économie!

Grand Public	80,00 \$
Professeur	72,00 \$
Aîné	54,00 \$
Étudiant	50,00 \$
Rencontre (premiers samedis)	72,00 \$
Sortez avec... votre ado!	104,00 \$

Abonnez-vous...
253-8974

SALE
FRED BARRY
4353, rue Sainte-Catherine Est, Montréal H1V 1Y2

OR
À PARTIR DU 31 MAI
DU MERCREDI AU DIMANCHE
À 20 H

La Trilogie
DE POL PELLETIER

JOIE
OCÉAN
OR

Billetterie: 876-1155
55, rue Prince, Vieux-Montréal (coin Wellington) Métro Square-Victoria

Conception et collaboration: Aviram, Paul Bertrand, Mérédith Caron, Jordan Deitcher, Robbi Finkel, Claude Guyette, Brigitte Heantjens, Danielle Hotte, Michel Lajoie, François Laplante, Louise Lemieux, Irène Mavromatis, Brio Mackay, Lynne McGee, Jocelyne Montpetit, Sylvie Morissette, Pol Pelletier, Caroline Ross, Gisèle Sallin, Isabelle Villeneuve.

CONSEIL DES ARTS
The Canada Council
Conseil des Arts du Canada

GEORGES LAPOINTE

Oui Papa! La Boîte Noire se met au marketing!

Louez
10 films
épargnez
10 \$!

Voici, sans pogné, sans reproche et sans date limite, les plans pré-payés: vous obtenez 10 locations pour 32,50 \$ (un rabais de 10 \$) et 20 locations pour 60 \$ (une économie de 25 \$)! Idéal, si vous connaissez de Wall Street que le film et que vous préférez Donald Duck à Donald Trump.

LA BOÎTE NOIRE

4450, rue St-Denis, Montréal 287-1249
http://www.boitenoir.com

Les amis de La Bohème

Bernard Labadie et Lyne Fortin renouent avec de vieilles habitudes en revenant tous deux à l'opéra

RÉMY CHAREST
CORRESPONDANT
À QUÉBEC

Si la vie d'un groupe d'amis artistes est un élément important de *La Bohème* de Puccini, l'amitié a aussi un rôle important à jouer dans la production présentée dès ce soir et jusqu'au 26 mai par l'Opéra de Québec. «Lyne Fortin et moi avons étudié ensemble à l'École de musique de l'Université Laval, il y a une quinzaine d'années, raconte Bernard Labadie, directeur artistique de l'Opéra de Québec. Et quand il est devenu clair que Lyne s'en allait vers une brillante carrière de chanteuse et que moi... je devais penser à autre chose que le chant pour ma carrière musicale, nous nous étions promis qu'un jour, nous ferions *La Bohème* ensemble.»

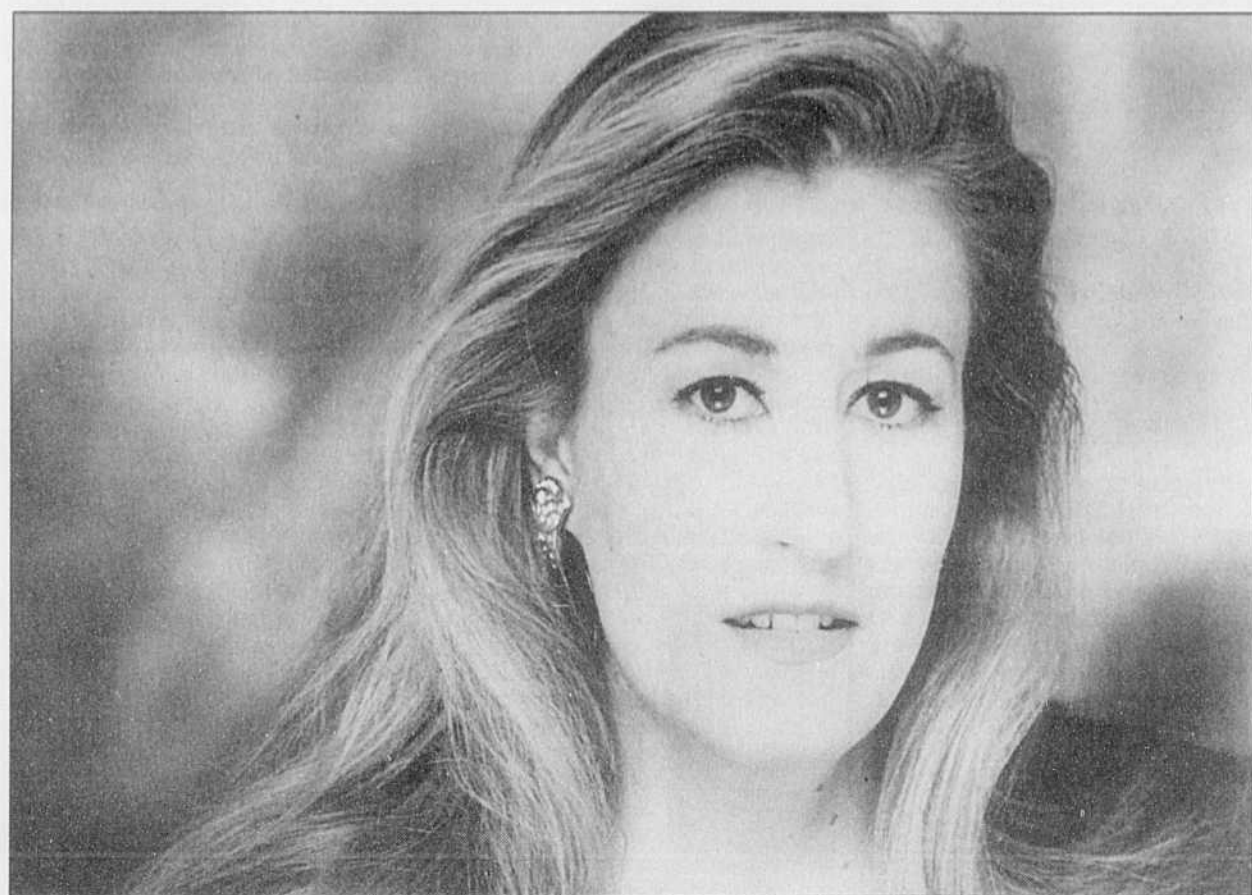
Chose promise, chose due, Lyne Fortin sera donc Mimi, la phisique mais néanmoins charmante maîtresse de Rodolfo, poète parmi un groupe de philosophes, peintres et musiciens vivant une vie de bohème, sous la direction de Bernard Labadie. Elle travaillera en connaissance de cause puisque, depuis leur sortie de l'école, ils ont œuvré ensemble avec les Violons du Roy et une fois déjà à l'Opéra de Québec, à l'automne 1995, quand le soprano tint le rôle de Fiordiligi dans *Così fan tutte* de Mozart. «Bernard et moi, on a mangé des biscuits de sa mère, ensemble, renchérit la chanteuse. Et il est devenu un de mes chefs préférés: son sens de l'humour est presque légendaire, il a un bon sens musical et il est extrêmement exigeant.»

Abordant le rôle de Mimi — dans lequel elle a déjà triomphé à l'Opéra de Montréal — avec confiance et simplicité, Lyne Fortin en souligne le caractère à la fois tragique et ordinaire: «Si ce n'était qu'elle meurt si jeune, Mimi serait une femme vraiment sans histoire. Ça indique, au fond, que tout le monde peut être un héros: cette femme simple, menant une vie simple, est extraordinaire dans la mesure où l'on a choisi de raconter sa vie.»

Pour sa part, Bernard Labadie reste tout de même impressionné par l'élégante mais imposante masse musicale qu'offre la partition de Puccini, qu'il décrit comme «un véritable coup de poing émotif, auquel il est extrêmement difficile de résister.»

La saison de l'Opéra

Au moment d'entreprendre les répétitions pour *La Bohème*, Bernard Labadie pouvait également se réjouir que son contrat ait été renouvelé pour une durée de trois ans par l'Opéra de Québec. Ayant bénéficié



Lyne Fortin

d'un appréciable renouveau artistique depuis l'arrivée de ce nouveau chef, la maison a également pu résorber le déficit provoqué par la production d'*Aïda* en 1994.

La Bohème de Puccini et le Trouvère de Verdi feront toutes deux l'objet d'échanges avec l'Opéra de Montréal

Ayant gagné une certaine marge de manœuvre, l'OdQ ajoutera aux deux productions habituellement prévues une version concert du *Trouvère* de Giuseppe Verdi. Présenté les 11 et 13 février, la version française de cet opéra mettra en vedette le ténor Louis Langelier, la soprano Susan Neves, la mezzo Sonia Racine, le baryton Gaëtan Laperrière et Mikhaïl Svetlov Krutikov, membre de la présente distribution de *La Bohème*.

Les deux productions avec mises en scène complètes feront toutes deux l'objet d'échanges avec l'Opéra de Montréal.

Du 25 octobre au 1er novembre, on présentera *Faust* de Charles Gounod dans une mise en scène de Bernard Uzan, avec décors et costumes de l'Opéra de Montréal.

Le rôle de Faust est confié au ténor Claude-Robin Pelletier, tandis que celui de Marguerite sera chanté par Monique Pagé, très remarquée en Dorabella dans *Così fan tutte*, à l'Opéra de Québec, en 1995.

En mai 1998, Serge Denoncourt s'attaquera à la mise en scène de *Le*

Nozze di Figaro de Mozart, avec une remarquable distribution incluant Lyne Fortin, les barytons Brett Polegato et Stephen Powell, et le soprano Christine Brandes.

Ces *Nozze di Figaro* marquent aussi une rupture avec une tradition établie à l'Opéra de Québec, soit la présence obligatoire de l'OSQ dans la fosse à orchestre. L'excellence des Violons du Roy — également dirigés par Labadie — dans le répertoire baroque explique aisément leur utilisation pour l'opéra de Mozart.

On s'empresse d'ailleurs de souligner qu'avec *Le Trouvère*, l'OSQ garde la même quantité de travail en cherchant ainsi à adoucir la perte d'exclusivité. Au delà des considérations politiques, c'est la musique de Mozart qui profitera de cette décision.

Les Violons de l'an prochain

Les Violons du Roy annonçaient récemment leur saison 1997-98, qui s'annonce particulièrement bien remplie, et pas seulement à cause de l'ajout des *Nozes*.

Après leur concert en compagnie du violoncelliste Pieter Wispelwey au domaine Forget et leur participation au festival Mostly Mozart du Lincoln Center, en août prochain, l'ensemble enregistrera à la fin de ce mois un premier volume des douze concertos de l'*Estro Armonico* de Vivaldi, qui sera aussi présenté dans le cadre de leur saison régulière, en novembre, à Québec et Montréal. Après une nouvelle tournée régionale en septembre, les Violons présenteront en décembre leur *Messie* de Haendel à Québec, mais aussi en tournée ontarienne, avant de reprendre la route vers le Texas, la Californie, l'État de Washington et la Colombie-Britannique en mars.

Outre Vivaldi, la saison régulière sera marquée par une forte présence de la musique du XXe siècle (dans trois des six programmes), en particulier avec la présentation, en juin 1998, à Montréal et Québec, d'un concert entièrement consacré à la musique du compositeur et organisateur français Maurice Duruflé. Soulignons aussi, encore dans les deux villes, fin mars, un concert consacré

à Boccherini, Haydn et Mozart, mettant en vedette le flûtiste Timothy Hutchins.

La grande fête des Amis de l'orgue

Œuvrant constamment pour mettre en valeur la musique pour le plus grand des instruments à vent, Les Amis de l'orgue de Québec présentent cette semaine le point culminant des célébrations de leur 30^e anniversaire. Mercredi soir, à 20h, à l'église Saints-Martyrs-Canadiens de Québec, ils présenteront un grand concert mettant en vedette l'organiste Raymond Daveluy, titulaire du grand orgue de l'Oratoire Saint-Joseph de Montréal depuis 1960, et l'Orchestre symphonique de Québec sous la direction de Gilles Auger.

Deux pièces seront au programme de la soirée, soit la *Symphonie n° 3*, opus 78 de Camille Saint-Saëns, ainsi que le *Concerto pour orgue et orchestre* de Raymond Daveluy. Commandé en 1980 par la Société Radio-Canada, le concerto avait été créé en mars 1981 par l'organiste Gaston Arel, Daveluy dirigeant alors l'Orchestre de Radio-Canada. Dans les deux cas, il s'agit d'une rare occasion d'entendre se combiner les sons d'un véritable orgue et d'un orchestre symphonique.

Les Rhapsodes, Brahms et Schubert

Le samedi 24 et le dimanche 25, le chœur Les Rhapsodes et son chef invité Louis Lavigne commémoreront, à la chapelle historique du Bon-Pasteur, le bicentenaire de la naissance de Schubert et le centenaire de la mort de Brahms avec la présentation de la *Messe en sol* du premier et l'intégrale des *Liebesliederwalzer* du second.

Des lieder pour soliste et piano des deux compositeurs viendront compléter le programme. Pour les *Liebesliederwalzer*, Les Rhapsodes seront accompagnés des pianistes Paule Côté et Hélène Marceau, tandis que l'Orchestre de chambre des jeunes de Montréal se joindra au chœur pour le Schubert, avec la basse Alain Coulombe, le ténor Dany Vallerand et l'excellente soprano Monique Pagé.

Un vent de Provence

Michel Galabru vient jouer *La Femme du boulanger de Pagnol* à Montréal, du 21 au 25 mai

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

Impossible d'y échapper. Ça fait plus d'un mois que l'on voit partout son inimitable tronche. À la télé, dans les journaux, sur les panneaux: Michel Galabru est partout. Personne ne pouvait le rater. Et personne ne l'a raté, faut-il croire, puisque tout indique qu'il fera salle comble, la semaine prochaine, alors qu'il viendra jouer *La Femme du boulanger* de Marcel Pagnol, au Théâtre Maison-neuve de la Place des Arts. L'initiative, que l'on croyait risquée, du producteur privé Coscien est à ce point heureuse que l'on a dû rajouter une représentation supplémentaire. Les billets se vendent comme des petits pains, c'est le cas de le dire.

Tout le monde connaît sa bouille, au vieux Galabru. Les souvenirs de ses participations dans la série des *Gendarmes* de Louis de Funès ou dans *Le Juge et l'Assassin* de Tavernier demeurent frais dans la mémoire d'au moins deux générations. Mais il y a plus. Les Québécois aiment Pagnol. Ils raffolent de la musique de sa langue. Et ils rêvent de Provence, en ce printemps triste et gris.

Pour le meilleur et pour le pire

La Femme du boulanger n'est pas l'œuvre la plus connue de Pagnol. On se réfère plus souvent à *Marius*, *Fanny* ou *César*. En fait, il s'agit d'un conte de Jean Giono, plus précisément un épisode de son récit *Jean le Bleu*. C'est une histoire toute simple, comme celles qui deviennent des classiques.

Un boulanger nommé Aimable Castanier se fait plaquer par sa femme. Elle le quitte pour suivre un jeune berger devenu son amant. L'amoureux cocu et désespéré refuse alors de faire du pain.

Tout le village est en proie à une angoisse terrible et craint d'être affamé. La femme infidèle reviendra. Pour le meilleur ou pour le pire, c'est selon.

Marcel Pagnol en a fait un film, en 1938. Le personnage d'Aimable y était immortalisé par le grand acteur français Raimu. La scène au cours de laquelle Aimable sermonne sa chatte qui rentre de cavale — il vise en fait sa femme — figure à peu près dans toutes les anthologies du cinéma.

Giono, rappelle Galabru, avait fait

une adaptation pour le théâtre de *La Femme du boulanger*. «C'était plus ou moins heureux. Trop littéraire, dit le comédien. Pagnol a fait beaucoup mieux.»

En 1960, le grand Pagnol lui-même avait offert à Galabru de jouer le rôle d'Aimable au théâtre. Le comédien avait décliné l'offre. Pas question de reprendre le rôle de Raimu.

Ce serait un sacrilège. Vingt-cinq ans plus tard, on a de nouveau offert le rôle à Galabru. Cette fois, il a accepté. Dirigé par le metteur en scène Jérôme Savary, il a fait un malheur au théâtre Mogador, à Paris.

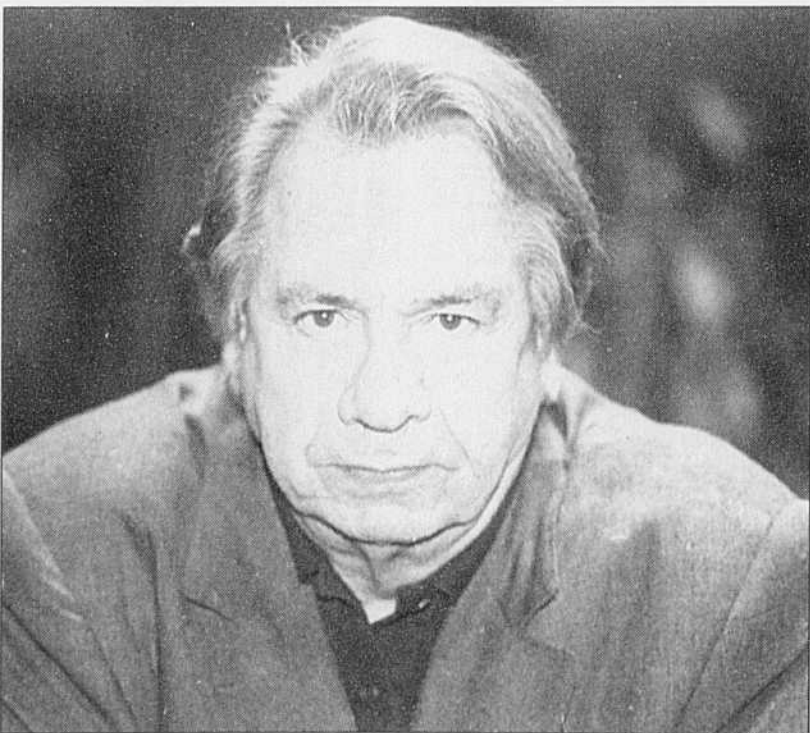
L'année dernière, Galabru s'ennuyait de Pagnol. Il a choisi de remonter *La Femme du boulanger*, dans un décor et une mise en scène plus modestes, de façon à pouvoir promener le spectacle en tournée. Son fils Philippe, devenu «tourneur» veille à son agenda. Après avoir bourlingué un peu partout, de la Belgique à l'île de la Réunion, Galabru et sa troupe seront donc à Montréal, du 21 au 25 mai.

En plus de tenir le rôle-titre, Galabru signe la mise en scène de *La Femme du boulanger*. Mise en scène? Le vieux comédien parle plutôt de «mise en orchestration». Il s'explique.

«Il y a des metteurs en scène qui cherchent à réécrire les pièces, qui les changent de direction, qui s'occupent des décors et tout. Ça, moi, ça ne m'intéresse pas. Moi, c'est le respect de l'auteur, au maximum. Quand la pièce est forte, quand c'est un classique, le metteur en scène devient, à mes yeux, comme un chef d'orchestre qui réunit les bons instrumentistes et les guide. Le principal, ce n'est pas le metteur en scène, c'est l'œuvre dramatique. Même quand elle est jouée par de mauvais amateurs, la pièce existe. On a beau la massacrer, elle existe», s'emporte-t-il.

Il y a donc, dans *La Femme du boulanger*, un chat. Et cette bestiole a un rôle important. Il faut qu'elle rentre à un moment précis et qu'elle ressorte à un moment tout aussi précis. Beau défi pour le metteur en scène! Et puis, comment faire pour que le chat reste sur scène et ne se dirige pas plutôt vers la salle?

«Il y a un truc et je ne vous le dévoilerai pas», a d'abord dit Galabru. Trente secondes plus tard, il se ravise. «Nous avons un système infailliable, à base d'ultrasons. Minet vient quand on veut et repart quand nous voulons.»



Michel Galabru

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

SAISON 97-98

Abonnez-vous : 845-0267

Fenêtre sur le ciel

Du 23 septembre au 18 octobre 1997

David Hare traduction : Simon Fortin

mise en scène : Claude Maher

Raymond Bouchard

Linda Roy

Sébastien Delorme

Les Femmes savantes

Du 4 au 29 novembre 1997

Molière

mise en scène : Daniel Roussel

Pierrette Robitaille, Louise Deschâtelets,

Jean-François Casabonne,

Vincent Davy, Julie McClellens,

Catherine Sénart, Denis Lavalou

Le Pays dans la gorge

Du 20 janvier au 14 février 1998

Simon Fortin

mise en scène : Olivier Reichenbach

Janine Sutto, Louise Forestier,

Isabelle Miquelon,

Michel Laperrière

Le Mariage de Figaro

Du 3 au 28 mars 1998

Beaumarchais

mise en scène : Guillermo de Andrea

Marc Bédard, Sophie Lorain,

Anne Dorval, René Gagnon,

Elisabeth Chouvalidzé, Jacques Girard,

Jean-Guy Roy, Maxim Gaudette

Hydro Québec

Grace et Gloria

Du 21 avril au 16 mai 1998

Tom Ziegler traduction : Michel Tremblay

mise en scène : Denise Filiatrault

Viola Léger

Linda Sorgini

LA MAISON THÉÂTRE présente

Petit Navire

de Normand Chaurette

une création du Carrousel

en coproduction avec le Centre national des Arts d'Ottawa et les Scènes nationales de Chambéry et de Narbonne

Pour les 9 à 99 ans

Du 16 mai au 1^{er} juin 1997

les samedis et dimanches 18, 24, 25, 31 mai et 1^{er} juin à 15 h
Matinées scolaires en semaine

Mise en scène : Gervais Gaudreault, assisté de Monique Corbeil
Avec : Francine Beaudry, Mireille Brullemans, Benoît Vermeulen, Lionel Villeneuve
Les conceptrices : Dominique Gagnon, Diane Leboeuf, Francine Martin

Attention!

Ce spectacle est présenté

à la maison de la culture Frontenac, 2550, rue Ontario Est, Montréal



Billets en vente à la Maison Théâtre 288-7211 et

BILLETS
514 790-1245
1 800 341-4595



Photo : Yves Dubé

LES ARTS

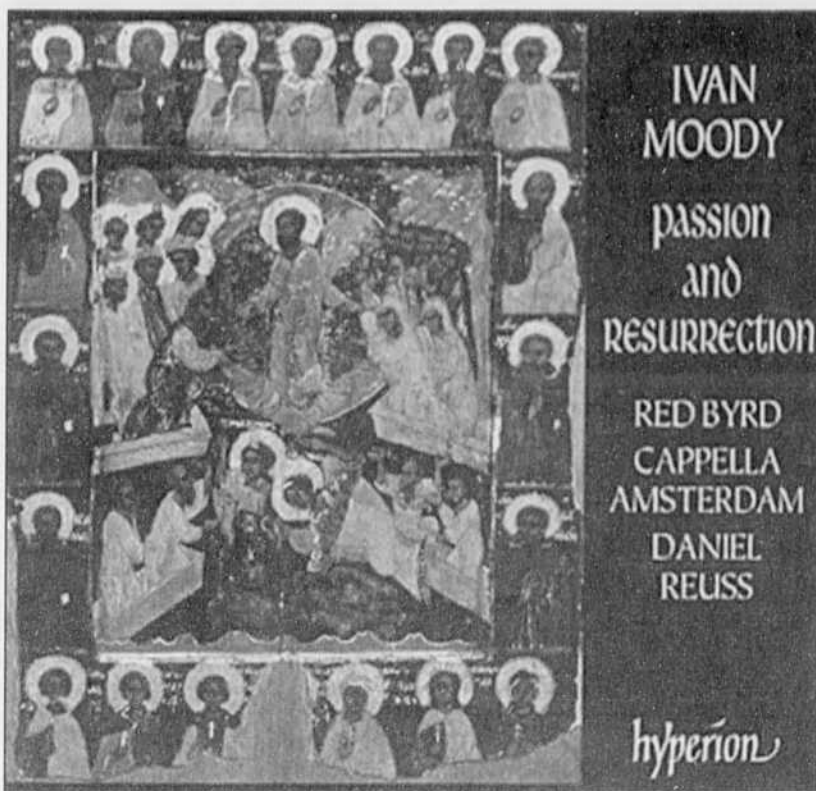
DISQUES CLASSIQUES

De la pureté et de la bâtardise

FRANÇOIS TOUSIGNANT

PASSION AND RESURRECTION

Ivan Moody: Passion and Resurrection, mise en musique de la Passion et de la Résurrection de Notre Seigneur Jésus-Christ. Red Byrd (Suzie Leblanc, soprano [la Mère de Dieu], John Potter, ténor [l'Évangéliste], Richard Edwards, basse [le Christ], Marjke van Kooten et Alida Schatt [violons], Edith van Moergastel [alto], Lucia Swarts [violoncelle], Margaret Urquhart [contrebasse], Norman van Dartel [cloches]), Capella Amsterdam. Dir.: Daniel Reuss. Hyperion CDA66999



Ce n'est guère ardu: les interprètes sont extraordinaires et totalement engagés (cela s'entend) dans le message à livrer, et la qualité de l'enregistrement est remarquable. Un courant esthétique qui souvent laisse froid et sceptique prouve ici qu'il est capable de grandeur.

RICHARD DANIELPOUR

Richard Danielpour: Concerto pour orchestre (1996); Anima mundi (1995). Orchestre symphonique de Pittsburgh. Dir.: David Zinman. Sony Classical SK 62822

Les Américains ont toujours eu un don pour les enveloppes léchées et imposantes, le sens du théâtre un peu facile, mais toujours radicalement efficace. Quand un jeune (né en 1956) compositeur américain s'attaque au genre du concerto, on s'attend donc à de l'éclat. Et éclat il y a dans ce *Concerto pour orchestre* de Richard Danielpour. La musique contemporaine n'effraie pas ici. Vous trouverez un ramassis de tics de Stravinski (celui du *Sacre du printemps*), de Bartók (celui du *Concerto pour orchestre*, justement), et plein de citations à peine déguisées de Beethoven et al, le tout agréablement lié dans une sauce Bernstein.

C'est fantastique comme illustration de ce qui peut s'apprendre en art: la technique parfaite et la pensée catégorisée. On n'étudie pas avec Persichetti pour rien, cela laisse des traces. La musique, ici, admirablement maîtrisée d'un point de vue artisanal, laisse suinter cet aveu: si l'art n'est pas au rendez-vous, tournons-nous vers le divertissement (*entertainment*).

On écoute sur ce disque une musique de film qui se déguise en femme savante. C'est très agréable à écouter une ou deux fois, mais après, on a hâte de passer à autre chose. Néanmoins, il faut rendre justice à cette musique qui fait au moins prendre conscience, sans difficulté aucune, des coups de génie du XX^e siècle. Après avoir entendu le *Concerto*, remettez le *Sacre* sur votre appareil, et vous conviendrez qu'ici, il n'est guère utile d'aller plus loin.

Anima Mundi, la musique de ballet qui conclut le programme, est «d'inspiration» remarquablement efficace et du... «déjà entendu». Bernstein avait pour sa part le mérite d'amener des éléments alors nouveaux (certains rythmes de danses latines par exemple) dans le monde symphonique et de les animer de sa propre inspiration. Ici, l'inspiration semble plus se concentrer sur «que vais-je utiliser» (musique minimaliste californienne — pour plaire au public de la côte du Pacifique, l'œuvre étant une commande pour Seattle) que sur cette question primordiale trop souvent évacuée: «qu'ai-je à dire?»

On assiste alors à de la vraie musique de ballet: babillage verni et soigné qui va fort utilement vous renseigner sur ce qui s'apprend dans les écoles (l'ombre de Berg et de Mahler s'ajoute, influence du professeur oblige). Le «public» aurait droit à bien mieux qu'aux exhibitions des diverses méthodes, mais les idéaux nés de la révolution romantique sont maintenant oubliés au profit de ceux de la Régence. Nous risquons d'entrer, poussés par un establishment rentabiliste, dans une nouvelle ère galante. On en a ici un splendide avant-goût.

Natalie Choquette
LA DIVA...
Le mardi 27 mai à 20h
Spectacle bénéfice pour le 50^e anniversaire du C.S.A.I.
Salle Pierre-Mercure
Centre Pierre-Péladeau
300, boul. de Maisonneuve Est
Métro Berri-UQAM
Billets : 987-6919

TÉLÉVISION

Touchants adieux

C'est déjà l'heure du changement de la garde à Pignon sur rue

PAULE DES RIVIÈRES
LE DEVOIR

Ils étaient sept qui débarquaient à Montréal en août dernier, tout fringants. Puis ils furent six, la grande Marie-Josée n'en pouvant plus de manger, rire, pleurer et boire sa bière devant la caméra. Les six autres sont sur le point de terminer le drôle de contrat qui les lie à Télé-Québec. En bref, ils ont accepté de se laisser filmer pendant 10 mois, tout le temps, n'importe où et n'importe quand. Et d'être les acteurs, 30 minutes par semaine, d'un vrai téléroman appelé *Pignon sur rue*.

«J'ai hâte de retrouver ma vie, dit Valérie, dans la dernière émission (une heure) de *Pignon*, présentée lundi à 22h et qui vaut vraiment d'être vue car elle traduit bien la complexité des émotions qui étreignent les jeunes à l'issue d'une année «vécue en accéléré».

Le producteur Jean Tourangeau de Trinôme, qui est tour à tour un père, une mère, un oncle ou un grand frère pour les jeunes, est content de son année mais il a déjà l'esprit tourné vers l'année prochaine. «Je veux aller plus loin», dit-il. Mais sans oublier que Télé-Québec, malgré son indéfectible appui, le surveille. Il l'a su lorsqu'il a montré à l'écran des jeunes fumant un petit joint. D'un autre côté, pour être vrai, il faut parler des vraies choses.

Il précise que «les tripeux, c'est fini». En d'autres termes, les candidats qui n'ont d'autre projet que celui de déménager à Montréal et de vivre pour la caméra, sont écartés d'office. Tout comme le sont les jeunes qui utilisent le téléroman-vérité comme un tremplin pour se lancer en cinéma ou faire de la télé. Encore qu'il n'est pas facile de démasquer ces jeunes. Chaque année, il s'en trouve qui sont plus occupés à faire la roue devant les caméras que d'être vrais.

Mais l'équipe qui fait ses adieux lundi soir, à 22h, est une «belle gang». Valérie, Rosalie, Danny, Emanuel, Dimitri et Alexandra y livrent leur testament en quelque sorte.

Un testament

Pignon sur rue, rappelons-le, est une émission de 30 minutes par semaine. Elle se veut un pied-de-nez aux *Watatatou* et *Chambres en ville* de ce monde, en montrant les jeunes sous un jour plus authentique et plus nuancé. Ils ont entre 18 et 25 ans (ils auront entre 20 et 27 ans l'année prochaine) et habitent

en région. Ils acceptent de déménager à Montréal et de vivre ensemble, sous l'œil de la caméra.

L'année dernière, en mai, les jeunes s'étaient retranchés dans leur solitude et avaient mis des verrous à leur porte de chambre. Ils avaient trouvé l'année éprouvante.

Cette fois, les sentiments sont beaucoup plus partagés. Bien évidemment, à l'euphorie d'être à Montréal, libre, sans parents, a rapidement succédé la difficulté de vivre en commun et de s'organiser, avec le travail et les études. Dans l'ensemble, les jeunes ont eu l'impression de vivre en accéléré pendant un an.

«Je suis resté le même pr't gars qui fait des farces plates, confie Danny. J'ai aussi appris que quoi que tu fasses, dans la vie, il s'en trouvera toujours un, quelqu'un part, qui te diras que tu ne vaux rien». À la fin de l'émission, Danny, qui vient de Québec, lance un appel: «Soyez fier d'être vous-mêmes».

Danny et les autres ont bénéficié cette année d'un site web, qu'ont visité une moyenne de 2000 personnes par jour. C'est que *Pignon sur rue*, même s'il ne fracasse pas des records de cotes d'écoute, est un phénomène chez les jeunes. Des «fans» disséminés aux quatre coins de la province ont même organisé des parties *Pignon*. Les focus groups que

Télé-Québec a consultés sur cette émission ont permis de constater qu'en se branchant sur Télé-Québec le lundi soir, les adolescents ont l'impression d'être des initiés se branchant sur un réseau underground. Ils ont aussi noté, rapidement, que les jeunes de *Pignon* vivaient un peu dans une bulle parce qu'ils ne payaient pas leur loyer. Pourtant, il n'en a été directement question dans aucune des émissions présentées cette année. «Justement, ont répliqué les jeunes: si les jeunes devaient payer leur loyer, ils en parleraient souvent.» Touché. Et c'est vrai, Télé-Québec et le producteur fournissent la maison. La première était à Outremont, la seconde rue Sainte-Catherine, en face du métro Beaudry.

Le réseau Internet a naturellement contribué à faire des petites vedettes des jeunes, ce qui, paradoxalement, va totalement à l'encontre de la philosophie de l'émission. Mais il aura permis une communication intéressante et Télé-Québec est très fier de son coup car les sites sont particulièrement utilisés par des jeunes de moins de 35 ans, clientèle cible de *Pignon sur rue*. En fait, 66 % des téléspectateurs de *Pignon sur rue* ont moins de 35 ans.

Quelque 88 000 téléspectateurs ont suivi l'émission cette année en diffusion originale, plus 55 000 en rediffusion. Des pointes de 200 000 furent atteintes.

Danny, entre autres, a reçu cette année d'ahurissants messages sur Internet, après qu'il eut fait état en ondes de son homosexualité. Alexandra, qui est d'origine haïtienne, a elle aussi reçu quelques lettres haineuses. Elle a appris à la rayer de son imagination.

La jeune femme de Vanier admet, dans la dernière émission, qu'elle était «terrorisée» à son arrivée à Montréal. «Je me levais fréquemment à 5h30 le matin pour aller prendre ma douche avant les autres, de manière à ne voir personne, confie-t-elle. J'avais peur de tout, j'avais peur de tout le monde». Pour Alexandra, l'année qui prend fin a été d'une grande richesse. «Je me suis cherchée; je me suis trouvée.»



LES ARTS et *Amati*
du Maurier

présentent
L'Aventure Italienne
le 28 mai à 20h

Perry Canestrari
Ténor

Direction
Raymond Dessaints
Animation
Robert Blondin

et la participation de Daniel Pinard

CONSEIL DES ARTS
CONSEIL DES ARTS
DES ARTS ET DES LETTRES
DU QUÉBEC

L'institut culturel Italien de Montréal
Salle Pierre-Mercure
Centre Pierre-Péladeau
300, boul. de Maisonneuve,
Métro Berri-UQAM

Billetterie: (514) 987-6919

ORCHESTRE DE CHAMBRE
MUSICI DE MONTRÉAL
Série
OGILVY
SALLE TUDOR
angle Sainte-Catherine et
de la Montagne, 5^e étage
Mardi 11 h et
Jeudi 17 h 45
Jeudi 24 mai 1997
Heure de pointe
supplémentaire
Vendredi 23 mai 1997
CONCERT GRATUIT
à l'achat d'un abonnement
à la série Heure de pointe
de la Saison 97-98 le
vendredi à 17 h 45
BANQUE LAURENTIENNE
OGILVY
Société des arts
du Québec
NORTEL
NORTHERN TELECOM
Commanditaire principal
982-6037

N.B.

À LA
**CHAÎNE CULTURELLE FM
DE RADIO-CANADA**

www.radio-canada.com



100,9 CHICOUTIMI • 98,3 MONCTON • 100,7 MONTRÉAL • 102,5 OTTAWA-HULL • 95,3 QUÉBEC • 101,5 RIMOUSKI • 90,7 SHERBROOKE • 90,3 TORONTO • 104,3 TROIS-RIVIÈRES

BRAHMS

Ouverture tragique op. 81
Rhapsodie pour contralto op. 53
Ein Deutsches Requiem

Chœur de Laval
Chapelle de Montréal
Chœur polyphonique de Montréal
Petits Chanteurs de la Cathédrale

160 voix et 60 musiciens
sous la direction de

Yannick Nézet - Séguin

Denise Pelletier, soprano
Odette Beaupré, contralto
Jean-François Lapointe, baryton

vendredi 23 mai 1997 à 20 h

Basilique NOTRE-DAME

116 Notre-Dame ouest (métro Place-d'Armes)

Admission: 20 \$ adulte - 16 \$ étudiant - 12 \$

Billets: Place des Arts: 842-2112

Réseau Admission: 790-1245

et à l'entrée une heure avant le concert

CARTE BLANCHE À
MICHEL FAUBERT ou la
traversée en chansons de
l'Amérique française, un concert
de la série *Mémoires vives*.
Animation: Éliane Gagnon
Réalisation: Lorraine Chalifoux
UNE OREILLE SUR LE MONDE
Dimanche à 12 h 10

LA BELLE ÉCOUTEUSE
Mardi, Danielle Charbonneau
présente un concert de
l'Orchestre national du Capitole
de Toulouse dirigé par
Michel Plasse. Deux solistes
prestigieux: le violoniste
Maurice Hasson dans le *Concerto*
de Beethoven, et le pianiste
Jean-Marc Luisada dans celui de
Grieg. Mercredi, récital de
la violoniste Marcelle Mallette
accompagnée au piano par
Marie Fabi: œuvres de Brahms,
Schubert et Richard Strauss.
En semaine à 13 h

LES GRANDES SOIRÉES
PRÉSENTENT CETTE SEMAINE:

Silence... on jazz!, avec entre
autres, Carmel Pilon, directrice
de Saison Jazz Montréal qui nous
présente ses choix musicaux.
Des entrevues avec les comédiens
Vincent Lindon et Anémone.
Une émission couleur qui jasse
sur grand écran animée par
Chantal Jolis.
Réalisation: Daniel Vachon
Samedi à 18 h 30

ÉCRITURES ITALIENNES
Entretien avec Antonio Tabucchi
et table ronde sur son œuvre
avec Jacques Brault, Nicole
Deschamps, Dominique Garand
et Han Masson.
Stéphane Lépine reçoit
également Alessandro Baricco,
prix Médicis étranger en 1995.
Le Temps perdu...
Mardi à 18 h 30

RAYMOND KLIBANSKY: UNE
TRAVERSÉE DU XX^e SIÈCLE
Le grand humaniste s'entretient
avec Georges Leroux de sa
formation, de son œuvre, de ses
engagements actuels.
Réalisation: François Ismert
Rythmes de passage
Mercredi à 22 h

FESTIVAL DE MUSIQUE DE
CHAMBRE DE MONTRÉAL en
direct du Chalet de la Montagne.
Avec Marc-André Hamelin,
Sung-Mi Im, Ik-Hwan Bae,
Jean-François Rivest, Douglas
McNabney, Marcus Thompson,
Denis Brott et Katerina
Juraskova.
Au programme: Schubert,
Mendelssohn et Brahms.
Animation: Françoise Davoine
Réalisation: Christiane LeBlanc
Île déserte
Jeudi à 20 h

ARTS

JAZZ ET BLUES

Le roman (bleu) d'une vie

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Le blues, ça vous dit? Non, oui... Qu'importe, au fond. Parce que le blues n'invente rien. Il témoigne. Il observe et constate. Quoi donc? Que le bipède a beau travailler comme un damné, il ne gagne pas assez d'argent, alors sa femme est mécontente et lui gueule après.

Quand elle n'est pas chantée ainsi, la petite histoire juste résumée, elle est modulée comme suit: la femme a épousé un fainéant qui dépense son temps à boire l'argent qu'elle a gagné, alors évidemment la femme quitte cette masse de paresse, et lui, qui était assez couillon pour ne pas avoir fait le minimum, reste couillon à vie. Entre nous, juste entre nous, c'est bien fait pour sa... On se comprend.

Lorsqu'il ne raconte pas les petites histoires du neuf à cinq ou celles de minuit à quatre, le blues fait parfois dans la politique. Prenez notre campagne, l'électorale comme ils disent.

Eh bien, il paraît que «les politiciens qui parlent constamment aux informations TV multiplient des promesses bien choisies / Avec les millions gaspillés en campagne électorale / Il n'est pas étonnant qu'ils obtiennent votre vote». Et après? «Too fake for me to take / A stone cold deal when there's so many things at stake.»

Comment qu'il s'appelle, l'observateur de notre scène politique? John Mayall. Le titre de ce morceau: *Stone Cold Deal*. John Mayall... Comme il est comme nous, humain trop humain, il a connu ses hauts et ses bas. Mais à la différence de nous, malgré ses bas, il n'a jamais cessé d'être un grand. Soyons poli, soyons précis, John Mayall est un monsieur dans le sens le plus noble du terme.

De cette génération de musiciens qu'il a soit formés, soit influencés — on pense à la bande des Eric Clapton, Peter Green, Keith Richards, Mick Taylor, Aynsley Dunbar et compagnie —, il est et reste le plus intelligent. C'est bête à dire, mais c'est comme ça. A preuve en tout cas, son dernier album, *Blues For The Lost Days*, paru sur étiquette Silvertone.

Cet album... comment dire? Cet album est l'album d'un homme qui regarde sa vie présente et sa vie passée. C'est l'album d'un homme conscient du temps qui coule et conscient des



JOHN MAYALL AND THE BLUESBREAKERS
BLUES FOR THE LOST DAYS

autres. De tous les albums que ce Britannique d'origine a signés, *Blues For The Lost Days* est le plus autobiographique. Le plus nostalgique.

Tout ce qui fait une vie, du moins ce qui est essentiel à la vie, y est raconté en une douzaine de morceaux. Et comme notre homme est aujourd'hui au début de la vieillesse et qu'il a eu toute une vie, ce qui est raconté est passionnant.

Il y est question de la guerre de 14, de tous ces grands musiciens de blues aujourd'hui disparus, de son amitié jamais démentie pour les musiciens qui l'ont accompagné dans les années 60, il y est question de sa femme, de sa mère, de la décadence de la politique, de la ville que l'on détruit... Bref, *Blues For The Lost Days* est le roman d'une vie.

C'est aussi l'exact contraire, *Blues For The Lost Days*, des albums insignifiants que font les opportunistes de notre époque, qui furent et restent les contemporains de Mayall. On pense notamment aux Who, Pink Floyd et consorts. On pense au cirque qu'est devenu le rock, pop et compagnie. Compagnie... C'est le cas de le dire, mais là on s'éloigne.

Ce qui fait que cette production est une des meilleures que Mayall ait réalisées, c'est qu'à la différence de ses plus récentes, il a pratiquement tout écrit et composé. Et comme Mayall a toujours été un chouette d'auteur-com-

positeur, on est passablement comblé. D'autant que, musicalement parlant (non: s'entend), il varie les rythmes. Un coup il est àpre, alors il est électrique. Un coup il est grave, alors il est acoustique. Un coup il est entre les deux, alors il est jazz. D'ailleurs, puisqu'on est dans le jazz, signalons qu'ici et là on entend le saxo de Red Holloway. Notamment *How Can You Live Like That* que Mayall a souhaité enregistrer pour rendre un dernier coup de chapeau au jazzman Eddie Harris qui avait composé ce morceau.

Pour le reste... Notons, soulignons que notre John Mayall joue beaucoup plus que dans ses trois ou quatre derniers compacts. Question instrumentation, il reprend pour ainsi dire là où il avait laissé au début des années 70. C'est-à-dire? En plus de chanter et de jouer de l'harmonica, il joue passablement de la guitare et surtout, surtout, du piano et de l'orgue. A la guitare, au lead, il y a toujours Buddy Whittington, un prodige que Mayall a découvert il y a trois ans environ; à la basse, il y a le solide John Paulus, et à la batterie, on retrouve le fidèle Joe Yule.

On récapitule? *Blues For The Lost Days* est aussi bon que l'étaient, et le demeurent, la série *With Eric Clapton*, *A Hard Road*, *Crusade*, *Laurel Canyon*, *Back To The Roots* et *Blues And Jazz Fusion* que M. Mayall a réalisés entre 1964 et 1971.

VITRINE DU DISQUE

L'intarissable ronde des jurons

SYLVAIN CORMIER

IXE-13

BANDE SONORE ORIGINALE
Artistes divers. Textes, Jacques Godbout; musique, François Dompierre; productions François Dompierre-Phonothèque québécoise (Musicor).

HISTORIAS

Overbass
Disques MPV (Musicor)

Sur la face B du 45-tours à succès *Comme j'ai toujours envie d'aimer*, l'érotico-languissant slow de 1969 qui assura les vieux jours de Marc Hamilton, il y avait un machin psychédélique intitulé *Tapis magique*, dont l'inhalation par un p'tit gars de huit ans avait un parfum d'interdit passablement délicieux. Surtout à cause de la fin. La toute fin. C'est-à-dire après l'interminable *fade-out* où l'on distinguait des sirènes d'auto-patrouille. On entendait Hamilton, alors que le disque s'éteignait lentement, criant comme un perdu: «*Là, j'vois v'nir les chars de police...*» Et puis, presque imperceptiblement — il avait fallu monter le volume au maximum pour comprendre —, Hamilton avait lâché ces mots fatidiques: «*C'est une gang de sacrements...*»

J'avais trouvé ça tout seul, et je n'étais pas peu fier. Je partageai évidemment ma trouvaille avec les copains. Vous imaginez d'ici le succès dans le sous-sol à Montréal-Nord. On s'agglutinait à cinq ou six autour de la table tournante, on prêtait l'oreille — heille, la ferme, ça s'en vient! — et on frémissait quand Hamilton ne l'envoyait pas dire à la force constabulaire. Plaisirs périlleux, dites-vous? Phase finale mal résolue? Sans doute. Mais qui n'a pas goûté les juteux «*crisse!*» que Louise Forestier, en écho à la «*crisse de chute en parachute*» de Charlebois dans *Lindbergh*, ajoutait à chaque phrase du dernier couplet de *Pélopie*? Il ne s'agit pas ici de faire l'apologie du blasphème: c'est très laid dans la bouche, comme chacun sait, et il faut se laver la langue avec du savon. Mais nous constaterons néanmoins l'étonnante récurrence de l'utilisation du gros mot dans les chansons, et pas seulement les populaires. Le juron, il faut bien l'avouer, est indémodable.

Rappelons-le, Brassens a depuis longtemps ennobié l'usage du franc-parler gaulois avec *La Ronde des jurons*, recensant avec l'art que vous savez «*Tous les morbleus, tous les ventrebleus / Les sacrébleus et les cornegidouilles [...]* Les peste, et pouh, diantre, fichtre et foutre / Tous les bons dieux / Tous les vertueux...» Et ainsi de suite. Notre Plume nationale avait d'ailleurs allongé la verte farandole d'un refrain à la québécoise, respectant parfaitement la piétaille, dont on ne peut oublier «*Les tabarnouche, les maudit soda / Les viarge, mon cul, cibole pis shit pis fuck / Tous les saudine, les câline de binne / Les maudite marde pis sacrement des fesses / Pis calvenus, moé j'en dis pas plus / J'ai fini mosus.*» Renée Claude mêle les couplets de Brassens et Plume sur le très bel album *J'ai rendez-vous avec vous* (Interdisc, 1993).

Si je vous cause si cavalièrement gros mots et langue de charretier, c'est à cause de deux chansons parues ces jours-ci, sur lesquelles, j'en témoigne, grands enfants de tous âges se rabattent à bras raccourcis. Parlons d'abord de *La Chanson très vulgaire* des Cyniques, rééditée en compact sur la bande sonore d'*Ixe-13*, le film-culte de Jacques Godbout, dont la résurgence coïncide avec la rétrospective des œuvres du cinéaste à la Cinémathèque québécoise. On trouvait déjà *La Chanson très vulgaire* sur l'excellente compi-



lition *Libres et fous* de Gamma, mais c'est la première fois que le texte est reproduit dans un livret. Je l'ai constaté partout dans mon entourage: le refrain, évocation fine de la belle époque de la lutte pré-WWF, fait des ravages: «*Mon ostie d'tabarnac / Tu vas manger ma main dans face / M'a l'en fourrer une claque / M'a t'casser les deux échasses / Mon câlisse de baveux / Y a pu personne pour me r'tenir / M'a t'moucher mon morveux / Tu vas crier pis dire martyr.*» C'est fou comme ça se retient bien.

Le dernier disque d'Overbass, groupe de métal hardcore bien de chez nous, risque fort de susciter le même engouement auprès de notre belle jeunesse à -60 °C avec les vents / c'est frite en sacrement / Si tu ris / tu vas te geler toutes les dents! [...] En hiver ça glisse en calvaire / en chouclaques / j'dérape en tabarnak. En prime, Overbass offre une relecture de la célèbre *Casat-Shock*, sur l'air de «*C'est l'hiver / qui varge à notre porte...*». Toute vérité, faut-il croire, n'est pas belle à dire.

Chose certaine, tous les susnommés, de l'oncle Georges à mononc' Pluplu, des Cyniques aux jeunots d'Overbass, poursuivent la même intention. Non pas la volonté de choquer. Plutôt le dévouement. En chanson, de temps à autre, il semble qu'une salve de jurons soit salutaire: le verbe en est comme qui dirait libéré. Secoué dans sa torpeur. Entendre gueuler les gars d'Overbass, qui s'extirpent le méchant en français, en anglais et en espagnol, c'est recevoir une bouffée d'air où se mêlent toutes les odeurs humaines. Il se peut que vous soyez quelque peu agressé par leur assaut métal hardcore (c'est conçu pour des tympans d'ado), mais l'efficacité du groupe ne fait aucun doute, même pour moi. Et la sincérité du propos est sans conteste: il suffit d'écouter *Squeedee*, la plus véridique description jamais vociférée du petit métier de fortune des punks.

Quant à *Ixe-13*, on peut certainement dire que Godbout maniait l'irrévérence comme une épée, menant dans la foulée de Tremblay le combat contre le beau parler radio-canadien et brandissant le joul comme un étendard. Curieusement, l'album a mieux vieilli que le film. On se régale encore des «*rrrrrr*» roulés par Louise Forestier dans la chanson-thème, sous-titrée *The French Canadian Dream. Faites de l'air*, la parodie d'opérette du Cynique Marcel Saint-Germain, dégage des relets d'ail toujours aussi vivifiants. Et même aujourd'hui, rien n'est plus révélateur que le contraste entre *La Chanson de Palma*, interprétée plus crûment que nature par Luce Guilbeault, et *Marie-Rose*, la chanson de charme aux rimes vides donnée à la Jen Roger par Jean-Guy Moreau. La chanson la

plus vulgaire, c'est probablement celle-là: «*Marie-Rose, ma biche pure comme un bouleau blanc / Marie-Rose, mon épouse, ma sœur, mon enfant...*»

IN A BAR UNDER THE SEA
d'EUS
Island/A&M

Dieu merci, la Belgique a autre chose à offrir que Maurane ou d'autres ersatz de la variété à la Française. On pense à Arno, l'éthylé et rauque chansonnier qui oscille allègrement entre le flamand et le français. On devra également penser à d'EUS, représentant le plus en vue d'une forme d'éclectisme musical éclairé qui a cours du côté flamand du plat pays.

d'EUS, c'est un groupe qui joue aussi bien des guitares rudes que de l'échantillonneur sec, du synthétiseur ringard, du saxophone léger ou du violon et du ukelele. Les rythmes peuvent toucher au hip-hop, au funk, au rock lourd ou quasi progressif, ou même donner, en début de disque, un petit moment blues que ne renierait pas Robert Johnson. Il y a quinze chansons sur ce disque singulier et convaincant, et ce sont autant de mondes différents, qui restent tout de même accrochés au même système solaire.



Car si l'assemblage de styles peut aller très loin, il ne s'agit pas pour autant d'éparpillement: le groupe de Tom Barman et compagnie donne plutôt à chaque chanson les outils nécessaires pour qu'elle puisse s'exprimer pleinement. Au fond, il s'agit d'un cousinage peut-être un peu plus cérébral avec le Californien Beck Hansen ou, dans une moindre mesure, notre revenant Le-loup: comme Beck, d'EUS joue avec les genres musicaux comme un artiste visuel de sa palette de couleurs. Ici du bleu, là du jaune et du rouge. Ici du blues, là du folk et du rock. Et quand l'assemblage est aussi serré que dans l'époustouflante pièce *Fell Off The Floor Man*, on oublie tous les genres d'origine, disparaît au profit d'un amalgame plus fort. Pour ceux qui sont un peu ennuyés par les musiques trop claires et identifiables, un petit voyage vers ce *Bar sous la mer* est tout à fait recommandé. Et si tout se passe comme prévu, on devrait bien les voir passer au Québec au mois de juillet...

SUAS E!

Mary Jane Lamond
A&M

Ceux qui, nombreux, ont été gagnés par l'inimitable violoneux rock Ashley MacIsaac depuis un an ou deux reconnaîtront Mary Jane Lamond comme la voix qui conférerait la plupart de son charme à la version très belle et beaucoup radiodiffusée de *Sleepy Maggie*. La voici maintenant en solo — avec une petite visite d'Ashley, toujours aussi fort, sur le strathspey *Bog à Lochain* — pour chanter avec la conviction des survivants les chansons en langue gaélique que certains préservent avec passion sur les terres rudes du Cap Breton. Doté de toute l'immense mélancolie qui règne sur la musique de l'Atlantique nord, *Suas E!* est un album qui marque des points dans la pureté et le dépouillement, avec des pièces comme *Seinn o*, chanson que les femmes entonnaient à l'ouvrage, autrefois, ou *E Horò*, lamentation de l'immigrant fuyant la famine. Un aspect documentaire s'ajoute avec *Lù ò ra hù ò*, chantée par l'audiblement âgée Margaret Maclean, une voix d'outre-tombe qui donne une émouvante profondeur historique à son chant. Seul regret: les non-Gaéliques apprécieront une indication plus précise de ce que racontent ces chansons, les paroles étant transcrites, dans la pochette, dans leurs seuls mots celtiques.

BECOMING X

Sneaker Pimps
Virgin/EMI

Des disques qui jouent dans les sauces techno, ambient, trip-hop et autres étiquettes de la musique électronique aux sources dansantes, il commence à en avoir pas mal dans les bacs des disquaires. Pourquoi souligner particulièrement celui des Sneaker Pimps? A cause de leur fort sens de la composition et de l'élégance de leurs chansons (la superbe *6 Underground*, la vibrante *Low Place Like Home* et l'appel à la transe de *Spin Sugar*) dont les atmosphères rappellent, allez savoir pourquoi, des vieux films d'espionnage. Portées par une voix singulière et une programmation expressive, les chansons des Sneaker Pimps ont de la personnalité. Et dans le monde de la musique électronique, avoir de la personnalité n'est pas nécessairement donné à tout le monde.

Rémy Charest

Santhe Record Man

LE DISQUAIRE LE PLUS GRAND ET LE PLUS CONNU AU CANADA

DÉCOUVREZ UNE PAGE
INDISPENSABLE DE NOTRE
HISTOIRE MUSICALE



DES INTERPRÉTATIONS
LÉGENDAIRES DE NOS
PLUS GRANDS ARTISTES



HIGHLIGHTS

Un disque échantillon qui vous
fera découvrir la richesse de cette
nouvelle collection.

12⁹⁹
DC

Bidu Sayão
Opera Arias & Brazilian Folksongs



George London
Of Gods and Demons



Richard Tucker
Sings Verdi



Gabrieli
The Antiphonal Music

14⁹⁹

chaque disque compact illustré



Eugène Ysaÿe
Violonist and Conductor

Eleanor Steber/Berlioz: *Les nuits d'été* 14,99 The 1903 Grand Opera Series (2 DC) 24,99
Liszt/Claudio Arrau, Eugene Ormandy 14,99 Zino Francescatti/Great Violin Concertos (2 DC) 24,99
Philadelphia Orchestra plays Bach 14,99 Schumann/The Four Symphonies, G. Szell (2 DC) 24,99
Eileen Farrell sings Verdi 14,99 Philadelphia Orchestra plays Bach (2 DC) 24,99

HEURES D'OUVERTURE:
LUN-MAR: 9h30 - 19h
MER-JEU: 9h30 - 21h
SAM: 9h - 17h
DIM: 11h - 17h

En vente jusqu'au 23 mai 1997.

399, rue Ste-Catherine Ouest



«Charmant, séduisant,
tout simplement Ferland!»



second coffret

incluant : «T'es belle, Marie-Claire, Mes années d'école»



Maintenant en vente
chez tous les bons disquaires

LE DEVOIR

AGENDA CULTUREL

CINÉMA



ATWATER: Place Alexis-Nihon (935-4246) — **The Fifth Element** 13h05, 16h, 18h50, 21h30 — **Breaking the Waves** 13h45, 17h, 20h30 — **Kissed** 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h25

BERRI: 1280, rue St-Denis (288-2115) — **Le cinquième élément** 13h, 15h45, 19h, 21h35 — **Menteur menteur** ven. sam. dim. lun. mar. mer. 13h20, 17h25, 19h15 — **Meurtre au 1600** ven. sam. dim. lun. mar. mer. 15h15, 21h20, jeu. 15h15 — **Le monde perdu: Jurassic Park** 22h, 24h45 — **La Fête des Pères** 13h10, 15h20, 17h30, 19h35, 21h45 — **Volcan** 13h45, 16h15, 19h10, 21h30 — **À la conquête d'Amy** ven. sam. dim. lun. mar. mer. 13h30, 16h, 19h05, 21h25, jeu. 13h30, 16h, 19h05 — **Le monde perdu: Jurassic Park** jeu. 22h30

BOUCHERVILLE: 20, boul. de Mortagne (449-6404) — **Le cinquième élément** 13h, 15h45, 19h, 21h35 — **Menteur menteur** ven. sam. dim. lun. mar. mer. 13h20, 17h25, 19h15, 21h20, jeu. 15h15 — **Le monde perdu: Jurassic Park** 22h, 24h45 — **La Fête des Pères** 13h10, 15h20, 17h30, 19h35, 21h45 — **Volcan** 13h45, 16h15, 19h10, 21h30 — **À la conquête d'Amy** ven. sam. dim. lun. mar. mer. 13h30, 16h, 19h05, 21h25, jeu. 13h30, 16h, 19h05 — **Le monde perdu: Jurassic Park** jeu. 22h30

BOUCHERVILLE: 20, boul. de Mortagne (449-6404) — **Le cinquième élément** 13h, 15h45, 19h, 21h35 — **Menteur menteur** ven. sam. dim. lun. mar. mer. 13h20, 17h25, 19h15, 21h20, jeu. 15h15 — **Le monde perdu: Jurassic Park** 22h, 24h45 — **La Fête des Pères** 13h10, 15h20, 17h30, 19h35, 21h45 — **Volcan** 13h45, 16h15, 19h10, 21h30 — **À la conquête d'Amy** ven. sam. dim. lun. mar. mer. 13h30, 16h, 19h05, 21h25, jeu. 13h30, 16h, 19h05 — **Le monde perdu: Jurassic Park** jeu. 22h30

BOUCHERVILLE: 20, boul. de Mortagne (449-6404) — **Le cinquième élément** 13h, 15h45, 19h, 21h35 — **Menteur menteur** ven. sam. dim. lun. mar. mer. 13h20, 17h25, 19h15, 21h20, jeu. 15h15 — **Le monde perdu: Jurassic Park** 22h, 24h45 — **La Fête des Pères** 13h10, 15h20, 17h30, 19h35, 21h45 — **Volcan** 13h45, 16h15, 19h10, 21h30 — **À la conquête d'Amy** ven. sam. dim. lun. mar. mer. 13h30, 16h, 19h05, 21h25, jeu. 13h30, 16h, 19h05 — **Le monde perdu: Jurassic Park** jeu. 22h30

BOUCHERVILLE: 20, boul. de Mortagne (449-6404) — **Le cinquième élément** 13h, 15h45, 19h, 21h35 — **Menteur menteur** ven. sam. dim. lun. mar. mer. 13h20, 17h25, 19h15, 21h20, jeu. 15h15 — **Le monde perdu: Jurassic Park** 22h, 24h45 — **La Fête des Pères** 13h10, 15h20, 17h30, 19h35, 21h45 — **Volcan** 13h45, 16h15, 19h10, 21h30 — **À la conquête d'Amy** ven. sam. dim. lun. mar. mer. 13h30, 16h, 19h05, 21h25, jeu. 13h30, 16h, 19h05 — **Le monde perdu: Jurassic Park** jeu. 22h30

BOUCHERVILLE: 20, boul. de Mortagne (449-6404) — **Le cinquième élément** 13h, 15h45, 19h, 21h35 — **Menteur menteur** ven. sam. dim. lun. mar. mer. 13h20, 17h25, 19h15, 21h20, jeu. 15h15 — **Le monde perdu: Jurassic Park** 22h, 24h45 — **La Fête des Pères** 13h10, 15h20, 17h30, 19h35, 21h45 — **Volcan** 13h45, 16h15, 19h10, 21h30 — **À la conquête d'Amy** ven. sam. dim. lun. mar. mer. 13h30, 16h, 19h05, 21h25, jeu. 13h30, 16h, 19h05 — **Le monde perdu: Jurassic Park** jeu. 22h30

BOUCHERVILLE: 20, boul. de Mortagne (449-6404) — **Le cinquième élément** 13h, 15h45, 19h, 21h35 — **Menteur menteur** ven. sam. dim. lun. mar. mer. 13h20, 17h25, 19h15, 21h20, jeu. 15h15 — **Le monde perdu: Jurassic Park** 22h, 24h45 — **La Fête des Pères** 13h10, 15h20, 17h30, 19h35, 21h45 — **Volcan** 13h45, 16h15, 19h10, 21h30 — **À la conquête d'Amy** ven. sam. dim. lun. mar. mer. 13h30, 16h, 19h05, 21h25, jeu. 13h30, 16h, 19h05 — **Le monde perdu: Jurassic Park** jeu. 22h30

BOUCHERVILLE: 20, boul. de Mortagne (449-6404) — **Le cinquième élément** 13h, 15h45, 19h, 21h35 — **Menteur menteur** ven. sam. dim. lun. mar. mer. 13h20, 17h25, 19h15, 21h20, jeu. 15h15 — **Le monde perdu: Jurassic Park** 22h, 24h45 — **La Fête des Pères** 13h10, 15h20, 17h30, 19h35, 21h45 — **Volcan** 13h45, 16h15, 19h10, 21h30 — **À la conquête d'Amy** ven. sam. dim. lun. mar. mer. 13h30, 16h, 19h05, 21h25, jeu. 13h30, 16h, 19h05 — **Le monde perdu: Jurassic Park** jeu. 22h30

BOUCHERVILLE: 20, boul. de Mortagne (449-6404) — **Le cinquième élément** 13h, 15h45, 19h, 21h35 — **Menteur menteur** ven. sam. dim. lun. mar. mer. 13h20, 17h25, 19h15, 21h20, jeu. 15h15 — **Le monde perdu: Jurassic Park** 22h, 24h45 — **La Fête des Pères** 13h10, 15h20, 17h30, 19h35, 21h45 — **Volcan** 13h45, 16h15, 19h10, 21h30 — **À la conquête d'Amy** ven. sam. dim. lun. mar. mer. 13h30, 16h, 19h05, 21h25, jeu. 13h30, 16h, 19h05 — **Le monde perdu: Jurassic Park** jeu. 22h30

BOUCHERVILLE: 20, boul. de Mortagne (449-6404) — **Le cinquième élément** 13h, 15h45, 19h, 21h35 — **Menteur menteur** ven. sam. dim. lun. mar. mer. 13h20, 17h25, 19h15, 21h20, jeu. 15h15 — **Le monde perdu: Jurassic Park** 22h, 24h45 — **La Fête des Pères** 13h10, 15h20, 17h30, 19h35, 21h45 — **Volcan** 13h45, 16h15, 19h10, 21h30 — **À la conquête d'Amy** ven. sam. dim. lun. mar. mer. 13h30, 16h, 19h05, 21h25, jeu. 13h30, 16h, 19h05 — **Le monde perdu: Jurassic Park** jeu. 22h30

BOUCHERVILLE: 20, boul. de Mortagne (449-6404) — **Le cinquième élément** 13h, 15h45, 19h, 21h35 — **Menteur menteur** ven. sam. dim. lun. mar. mer. 13h20, 17h25, 19h15, 21h20, jeu. 15h15 — **Le monde perdu: Jurassic Park** 22h, 24h45 — **La Fête des Pères** 13h10, 15h20, 17h30, 19h35, 21h45 — **Volcan** 13h45, 16h15, 19h10, 21h30 — **À la conquête d'Amy** ven. sam. dim. lun. mar. mer. 13h30, 16h, 19h05, 21h25, jeu. 13h30, 16h, 19h05 — **Le monde perdu: Jurassic Park** jeu. 22h30

BOUCHERVILLE: 20, boul. de Mortagne (449-6404) — **Le cinquième élément** 13h, 15h45, 19h, 21h35 — **Menteur menteur** ven. sam. dim. lun. mar. mer. 13h20, 17h25, 19h15, 21h20, jeu. 15h15 — **Le monde perdu: Jurassic Park** 22h, 24h45 — **La Fête des Pères** 13h10, 15h20, 17h30, 19h35, 21h45 — **Volcan** 13h45, 16h15, 19h10, 21h30 — **À la conquête d'Amy** ven. sam. dim. lun. mar. mer. 13h30, 16h, 19h05, 21h25, jeu. 13h30, 16h, 19h05 — **Le monde perdu: Jurassic Park** jeu. 22h30

BOUCHERVILLE: 20, boul. de Mortagne (449-6404) — **Le cinquième élément** 13h, 15h45, 19h, 21h35 — **Menteur menteur** ven. sam. dim. lun. mar. mer. 13h20, 17h25, 19h15, 21h20, jeu. 15h15 — **Le monde perdu: Jurassic Park** 22h, 24h45 — **La Fête des Pères** 13h10, 15h20, 17h30, 19h35, 21h45 — **Volcan** 13h45, 16h15, 19h10, 21h30 — **À la conquête d'Amy** ven. sam. dim. lun. mar. mer. 13h30, 16h, 19h05, 21h25, jeu. 13h30, 16h, 19h05 — **Le monde perdu: Jurassic Park** jeu. 22h30

BOUCHERVILLE: 20, boul. de Mortagne (449-6404) — **Le cinquième élément** 13h, 15h45, 19h, 21h35 — **Menteur menteur** ven. sam. dim. lun. mar. mer. 13h20, 17h25, 19h15, 21h20, jeu. 15h15 — **Le monde perdu: Jurassic Park** 22h, 24h45 — **La Fête des Pères** 13h10, 15h20, 17h30, 19h35, 21h45 — **Volcan** 13h45, 16h15, 19h10, 21h30 — **À la conquête d'Amy** ven. sam. dim. lun. mar. mer. 13h30, 16h, 19h05, 21h25, jeu. 13h30, 16h, 19h05 — **Le monde perdu: Jurassic Park** jeu. 22h30

BOUCHERVILLE: 20, boul. de Mortagne (449-6404) — **Le cinquième élément** 13h, 15h45, 19h, 21h35 — **Menteur menteur** ven. sam. dim. lun. mar. mer. 13h20, 17h25, 19h15, 21h20, jeu. 15h15 — **Le monde perdu: Jurassic Park** 22h, 24h45 — **La Fête des Pères** 13h10, 15h20, 17h30, 19h35, 21h45 — **Volcan** 13h45, 16h15, 19h10, 21h30 — **À la conquête d'Amy** ven. sam. dim. lun. mar. mer. 13h30, 16h, 19h05, 21h25, jeu. 13h30, 16h, 19h05 — **Le monde perdu: Jurassic Park** jeu. 22h30

belle verte 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30 — **Capitaine Conan** ven. sam. dim. lun. mar. mer. 13h30, 16h, 19h30, 21h, jeu. 13h30, 16h, 21h30

DAUPHIN: 2396, rue Beaubien Est (721-6060) — **L'Amour est un pouvoir sacré** sam. dim. lun. 13h30, 16h, 20h15, ven. mar. mer. jeu. 20h15 — **Tenue correcte exigée** sam. dim. lun. 14h, 16h, 19h, 21h, ven. mar. mer. jeu. 19h, 21h

DORVAL: 260, Dorval (631-8566) — **The Fifth Element** 19h, 21h40, sam. dim. lun. 13h30, 16h15, 19h, 21h40 — **Austin Powers: Man of Mystery** 19h20, 21h20, sam. dim. lun. 13h40, 16h10, 19h20, 21h20 — **Grosse Pointe Blank** 19h10, 21h30, sam. dim. lun. 13h15, 16h, 19h10, 21h30, jeu. 19h10 — **The Lost World: Jurassic Park** jeu. 22h — **Volcano** 19h30, sam. dim. lun. 13h, 19h30 — **Liar Liar** ven. mar. mer. 21h50, sam. dim. lun. 15h30, 21h50 — **The Lost World: Jurassic Park** jeu. 22h30

ÉGYPTIEN: 1455, rue Peel (843-3112) — **The Fifth Element** 13h30, 15h45, 19h, 21h35 — **Volcano** ven. sam. dim. lun. mar. mer. 13h15, 15h15, 17h15, 19h20, 21h20, jeu. 13h15, 15h15, 17h15, 21h35 — **Kama Sutra** 13h40, 16h05, 19h, 21h20

FAMOUS PLAYERS GREENFIELD PARK: 993, boul. Taschereau (672-2375) — **Austin Powers: Man of Mystery** 19h, 21h25, sam. dim. lun. 13h15, 15h20, 19h, 21h25 — **Night Falls on Manhattan** 19h05, 21h45, ven. mar. mer. 13h30, 16h15, 19h05, 21h45 — **Father's Day** 19h20, 21h40, sam. dim. lun. 13h25, 16h10, 19h20, 21h40 — **Les guerriers de la vertu** 19h10, 21h20, sam. dim. lun. 13h10, 15h55, 19h10, 21h20, mer. jeu. 19h10, lun. 13h10, 19h10 — **The Saint** 19h15, 21h45, sam. dim. lun. 13h20, 16h, 19h15, 21h45, mer. jeu. 21h45, lun. 16h, 21h45 — **Panne fatale** 19h30, 21h50, sam. dim. lun. 13h05, 15h25, 19h30, 21h50 — **Breakdown** 19h25, 21h30, sam. dim. lun. 13h, 15h10, 19h25, 21h30 — **Murder at 1600** 19h20, 21h35, sam. dim. lun. 13h35, 15h45, 19h20, 21h35

FAMOUS PLAYERS POINTE-CLAIRE: 185, Hymus (697-8095) — **Kolya** 12h30, 15h50, 19h20, 21h30, mer. jeu. 19h20, 21h30 — **Jungle 2 Jungle** ven. sam. dim. lun. mar. 19h45 — **Murder at 1600** 13h10, 19h25, 21h55, mer. jeu. 19h25, 21h55 — **Warriors of Virtue** ven. sam. dim. lun. mar. 12h, 14h10, 16h20 — **Father's Day** 19h35, 22h — **Night Falls on Manhattan** 12h20, 15h, 19h15, 21h35, mer. jeu. 19h15, 21h35 — **The Saint** 12h45, 15h30, 19h05, 21h45, mer. jeu. 19h15, 21h45 — **Romy & Michele's High School Reunion** 12h15, 14h20, 16h25, 19h05, 21h05, mer. jeu. 19h05, 21h05 — **Father's Day** 13h, 15h10, 19h, 21h15, mer. jeu. 19h, 21h15 — **Breakdown** 13h30, 16h, 19h30, 21h50, mer. jeu. 19h30, 21h50

FAUBOURG STE-CATHERINE: 1616, rue Ste-Catherine Ouest (932-2320) — **Chasing Amy** ven. sam. dim. lun. mer. 13h30, 16h, 19h, 21h20, jeu. 13h30, 16h, 19h — **The Lost World: Jurassic Park** jeu. 22h, 24h45 — **Paradise Road** 13h45, 16h10, 19h15, 21h15 — **Liar Liar** ven. sam. dim. lun. mar. mer. 13h50, 16h20, 19h, 21h20, jeu. 13h50, 16h20, 19h10 — **The Lost World: Jurassic Park** jeu. 22h30 — **The English Patient** 13h30, 16h30, 19h30 — **The Lost World: Jurassic Park** 22h30

GALERIES LAVAL: 1545, boul. Le Corbusier (649-3456) — **Le patient anglais** sam. dim. lun. mar. mer. 13h, 16h30, 20h, jeu. 19h30, ven. 20h — **Le monde perdu: Jurassic Park** jeu. 22h30, 24h45 — **La belle verte** sam. dim. lun. mar. 13h25, 16h10, 19h10, 21h10, ven. jeu. 19h10, 21h10 — **The Fifth Element** sam. dim. lun. mar. mer. 13h20, 16h15, 19h, 21h35, ven. jeu. 19h, 21h35 — **Volcan** sam. dim. lun. mar. mer. 12h50, 15h, 17h10, 19h20, 21h30, ven. jeu. 19h20, 21h30 — **Volcan** sam. dim. lun. mar. mer. 13h30, 16h, 19h05, 21h20, ven. jeu. 19h05, 21h20 — **De l'autre côté du cœur** sam. dim. lun. mar. 13h25, 16h10, 19h10, 21h10, ven. jeu. 19h10, 21h10 — **À la conquête d'Amy** sam. dim. lun. mar. mer. 13h15, 19h05, ven. jeu. 19h05 — **Anaconda v.f.** sam. dim. lun. mar. mer. 13h15, 19h05 — **Anaconda v.f.** sam. dim. lun. mar. mer. 13h15, 19h05 — **The monde perdu: Jurassic Park** jeu. 22h — **Menteur menteur** sam. dim. lun. mar. mer. 13h15, 15h15, 17h15, 19h15, 21h15, ven. jeu. 19h15, 21h15

GREENFIELD PARK: 519, boul. Taschereau (671-6129) — **Warriors of Virtue** 19h10, 21h20 — **The Saint** 19h, 21h30 — **Romy & Michele's High School Reunion** 19h15, 21h25

L'ANGELIER: 7305, rue Langelier (255-5482) — **Anaconda v.f.** sam. dim. lun. 13h15, 15h15, 17h15, 19h15, 21h15, ven. mar. 19h15, 21h15, jeu. 19h15, ven. sam. 23h15 — **Le monde perdu: Jurassic Park** jeu. 22h — **La Fête des Pères** sam. dim. lun. 13h, 15h, 17h, 19h10, 21h20, mer. jeu. 19h10, 21h20, ven. sam. 23h25 — **Meurtre au 1600** sam. dim. lun. 13h, 15h05, 17h10, 19h15, 21h25, ven. mar. mer. 19h15, 21h25, ven. sam. 23h30 — **Menteur menteur** sam. dim. lun. 13h10, 15h10, 17h10, 19h10, 21h10, ven. mar. mer. 19h10, 21h10, ven. sam. 23h10 — **Volcan** sam. dim. lun. 12h45, 14h55, 17h, 19h, 21h10, ven. mar. mer. 19h, 21h10, ven. sam. 23h20 — **Le cinquième élément** sam. dim. lun. 13h, 15h30, 19h, 21h30, ven. mar. mer. 19h, 21h30, ven. sam. 23h55

LOEWS: 954, rue Ste-Catherine Ouest (861-7437) — **Breakdown** 12h10, 14h35, 17h, 19h25, 21h45, ven. sam. 24h10 — **Un été à la Goulette** 12h30, 15h, 18h50, 21h10, ven. sam. 23h30 — **The Saint** 13h, 15h30, 19h, 21h30, ven. sam. 23h55 — **Grosse Pointe Blank** 12h50, 15h20, 19h20, 21h40, ven. sam. 24h — **Romy & Michele's High School Reunion** 12h40, 14h45, 16h50, 19h10, 21h20, ven. sam. 23h40, jeu. 12h40, 14h45, 16h50, 19h10, 21h20

LOEWS: 954, rue Ste-Catherine Ouest (861-7437) — **Breakdown** 12h10, 14h35, 17h, 19h25, 21h45, ven. sam. 24h10 — **Un été à la Goulette** 12h30, 15h, 18h50, 21h10, ven. sam. 23h30 — **The Saint** 13h, 15h30, 19h, 21h30, ven. sam. 23h55 — **Grosse Pointe Blank** 12h50, 15h20, 19h20, 21h40, ven. sam. 24h — **Romy & Michele's High School Reunion** 12h40, 14h45, 16h50, 19h10, 21h20, ven. sam. 23h40, jeu. 12h40, 14h45, 16h50, 19h10, 21h20

LOEWS: 954, rue Ste-Catherine Ouest (861-7437) — **Breakdown** 12h10, 14h35, 17h, 19h25, 21h45, ven. sam. 24h10 — **Un été à la Goulette** 12h30, 15h, 18h50, 21h10, ven. sam. 23h30 — **The Saint** 13h, 15h30, 19h, 21h30, ven. sam. 23h55 — **Grosse Pointe Blank** 12h50, 15h20, 19h20, 21h40, ven. sam. 24h — **Romy & Michele's High School Reunion** 12h40, 14h45, 16h50, 19h10, 21h20, ven. sam. 23h40, jeu. 12h40, 14h45, 16h50, 19h10, 21h20

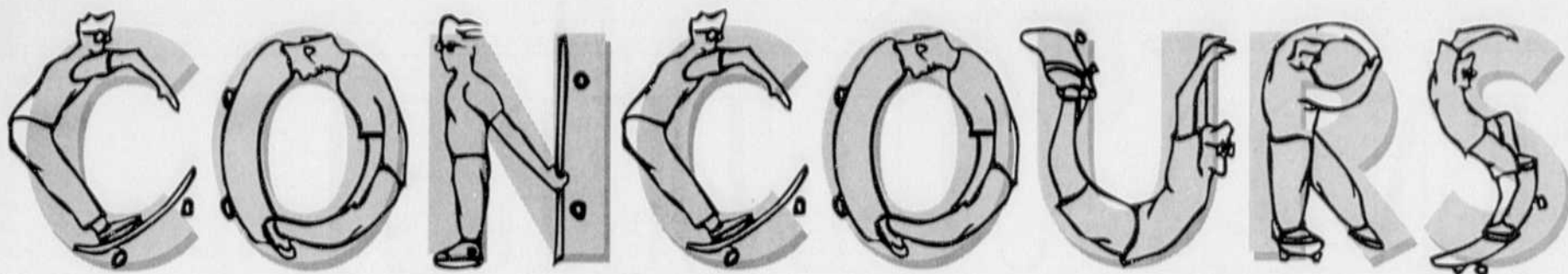
LOEWS: 954, rue Ste-Catherine Ouest (861-7437) — **Breakdown** 12h10, 14h35, 17h, 19h25, 21h45, ven. sam. 24h10 — **Un été à la Goulette** 12h30, 15h, 18h50, 21h10, ven. sam. 23h30 — **The Saint** 13h, 15h30, 19h, 21h30, ven. sam. 23h55 — **Grosse Pointe Blank** 12h50, 15h20, 19h20, 21h40, ven. sam. 24h — **Romy & Michele's High School Reunion** 12h40, 14h45, 16h50, 19h10, 21h20, ven. sam. 23h40, jeu. 12h40, 14h45, 16h50, 19h10, 21h20

LOEWS: 954, rue Ste-Catherine Ouest (861-7437) — **Breakdown** 12h10, 14h35, 17h, 19h25, 21h45, ven. sam. 24h10 — **Un été à la Goulette** 12h30, 15h, 18h50, 21h10, ven. sam. 23h30 — **The Saint** 13h, 15h30, 19h, 21h30, ven. sam. 23h55 — **Grosse Pointe Blank** 12h50, 15h20, 19h20, 21h40, ven. sam. 24h — **Romy & Michele's High School Reunion** 12h40, 14h45, 16h50, 19h10, 21h20, ven. sam. 23h40, jeu. 12h40, 14h45, 16h50, 19h10, 21h20

LOEWS: 954, rue Ste-Catherine Ouest (861-7437) — **Breakdown** 12h10, 14h35, 17h, 19h25, 21h45, ven. sam. 24h10 — **Un été à la Goulette** 12h30, 15h, 18h50, 21h10, ven. sam. 23h30 — **The Saint** 13h, 15h30, 19h, 21h30, ven. sam. 23h55 — **Grosse Pointe Blank** 12h50, 15h20, 19h20, 21h40, ven. sam. 24h — **Romy & Michele's High School Reunion** 12h40, 14h45, 16h50, 19h10, 21h20, ven. sam. 23h40, jeu. 12h40, 14h45, 16h50, 19h10, 21h20

LOEWS: 954, rue Ste-Catherine Ouest (861-7437) — **Breakdown** 12h10, 14h35, 17h, 19h25, 21h45, ven. sam. 24h10 — **Un été à la Goulette** 12h30, 15h, 18h50, 21h10, ven. sam. 23h30 — **The Saint** 13h, 15h30, 19h, 21h30, ven. sam. 23h55 — **Grosse Pointe Blank** 12h50, 15h20, 19h20, 21h40, ven. sam. 24h — **Romy & Michele's High School Reunion** 12h40, 14h45, 16h50, 19h10, 21h20, ven. sam. 23h40, jeu. 12h40, 14h45, 16h50, 19h10, 21h20

LOEWS: 954, rue Ste-Catherine Ouest (861-7437) — **Breakdown** 12h10, 14h35, 17h, 19h25, 21h45, ven. sam. 24h10 — **Un été à la Goulette** 12h30, 15h, 18h50, 21h10, ven. sam. 23h30 — **The Saint** 13h, 15h30, 19h, 21h30, ven. sam. 23h55 — **Grosse Pointe Blank** 12h50, 15h20, 19h20, 21h40, ven. sam. 24h — **Romy & Michele's High School Reunion** 12h40, 14h45, 16h50, 19h10, 21h20, ven. sam. 23h40, jeu. 12h40, 14h45, 16h50, 19h10, 21h20



Une production du
**Centre international
d'art contemporain
de Montréal**

«Jeunes critiques en arts visuels»



Le 8 mai 1997, avait lieu au Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal, la remise des prix du concours *Jeunes critiques en arts visuels*.
De gauche à droite, Bernard Descôteaux, rédacteur en chef du Devoir, Sylvie Raymond, directrice à la conservation et à l'accueil du public, au CIAC, Marjolaine Héon, lauréate au niveau secondaire, Jaïmé Dubé, lauréat au niveau collégial, Julie Riendeau, lauréate au niveau primaire et Germain Lefebvre, conseiller culturel, arts visuels et littérature, au CACUM. Photo : Jacques Sadeau.

Le Centre international d'art contemporain de Montréal en collaboration avec Le Devoir, lançait au printemps 1996 le concours «Jeunes critiques en arts visuels», auprès des écoles des Commissions scolaires de la Communauté urbaine de Montréal. Ce projet novateur, à caractère culturel et éducatif, visait à sensibiliser le jeune public à l'art contemporain par l'entremise de l'écriture. Il s'agissait pour les élèves, de la dernière année du primaire à la première année du collégial, de faire un

compte rendu d'une exposition ou d'une œuvre vue préalablement au CIAC. Cinq cent vingt-huit étudiants ont participé au concours et seize textes furent soumis à un jury composé de **Maurice Forget**, avocat et collectionneur agissant à titre de président, **Jennifer Couëlle**, critique d'art et journaliste, **Rose-Marie Arbour**, directrice artistique de la Galerie de l'UQAM, **Francine Gagnon-Bourget**, rédactrice en chef de la revue *Vision* et **Jacques Laurin**, directeur des Éditions de l'Homme. Le jury a sélectionné le meilleur texte de

chaque niveau scolaire. Les lauréats sont, au niveau primaire : Julie Riendeau, de l'École primaire Saint-Gérard, au niveau secondaire : Marjolaine Héon, du Collège Saint-Louis et au niveau collégial : Jaïmé Dubé, du Cégep du Vieux Montréal. Les trois textes primés font l'objet de cette publication. Le jury a de plus décerné une mention spéciale à Martin Gagné, de l'École secondaire Sophie-Barat.

La remise des prix a eu lieu au Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal le 8 mai dernier, en

présence des partenaires, des commanditaires et des finalistes. De nombreux prix ont été offerts aux lauréats et aux lauréates : des livres sur l'art, des dictionnaires et livres encyclopédiques, un abonnement de trois mois au journal *Le Devoir*, des laissez-passer pour le théâtre jeunes publics, des appareils audio et pour la lauréate du niveau secondaire, un vélo de montagne. Des prix de participation ont également été attribués aux finalistes.

Julie Riendeau

École primaire Saint-Gérard

6^e année

Professeure : Lucille Guilbeault

Miyajima, Chemin mille MA CRITIQUE D'ART CONTEMPORAIN

Ma classe et moi sommes allées au Centre international d'art contemporain. Dans cette exposition, au 314, rue Sherbrooke Est, on nous a présenté deux œuvres et une vidéo qui a bien fait rire ma classe!

Je commence par le «Chemin mille, 1991». C'était mon œuvre favorite. Cette pièce nous est présentée dans l'obscurité totale. Elle est installée sur un support noir sur lequel se dressent deux colonnes

parallèles, comme des rails de chemin de fer. Sur les traverses de ces rails, il y a des chiffres qui bougent sans cesse de 1 à 99. Ces chiffres sont illustrés en rouge à l'exception des multiples de sept, qui eux sont en vert.

Sur chaque traverse, il y a dix chiffres formant cinq groupes de deux petits chiffres. Chaque groupe de deux chiffres, illustré comme sur un cadran digital forme ce que l'artiste appelle un gadget. Sur cette œuvre, on ne retrouvera jamais de zéro car cela signifie le vide, la mort ou la fin dans la philosophie bouddhiste. Alors on y laisse un espace. On fait référence au temps, le temps réel et le temps imaginaire. Le temps imaginaire est celui de notre mémoire, de nos rêves... Le temps réel est celui des horloges, des montres, des réveils, etc... L'artiste a voulu, je

crois, attirer notre attention sur le fait que lorsqu'on est jeune, on voit le temps très long mais dès qu'on vieillit, plus le temps passe vite c'est alors que le vide arrive... La mort.

Cette exposition m'a fait découvrir un nouveau support : le «DEL». Je trouve innovatrices ces œuvres, disons que je n'y aurais probablement pas pensé. Cela faisait très différent des expositions de peinture. C'était très instructif. Lorsque vous regardez cette œuvre de face, on

pourrait presque dire qu'elle nous conduit vers l'infini. C'est comme si l'on sortait de la réalité et que le plancher s'écroulait sous nos pieds.

Nous avons eu la chance de voir une vidéo qui parlait, évidemment, des chiffres! Nous avons vu deux représentations. La première se nommait : «Counter Voice in the Air». Nous pouvions voir Miyajima suspendu dans l'air qui bougeait en comptant. Il commençait par le chiffre 9 et finissait par le 1. Évidemment, il ne mentionnait pas le zéro et arrêta de respirer et de tourner sur lui-même un moment, puis reprenait 9-8-7-6...

Je vous parle maintenant de la vidéo qui a fait s'esclaffer ma classe. Cette représentation s'intitulait : «Counter Voice in the Water». Miyajima Tatsuo assis sur une chaise, comptait et, lorsque le temps du zéro arrivait, il plongeait sa tête dans un bocal rempli d'eau! Ce qui nous faisait rire le plus c'était que Miyajima articulait énormément. De plus, il accélérail son rythme. Quelques questions sortaient de la bouche de certains élèves : «Était-il obsédé par les chiffres?». J'ai trouvé cette exposition vraiment très intéressante. Au début, je la trouvais un peu «bizarre». Disons que c'était la première fois que je voyais quelque chose comme ça! Personnellement, cela m'a fait découvrir que le monde des arts est vivant. Auparavant, je

croisais que les arts se composaient seulement d'œuvres du genre sculptures, peintures, fusains, pastels, etc...

Je vous ai parlé de mes deux œuvres favorites, maintenant je vais vous parler de l'œuvre qui nous était présentée à l'entrée. Elle se nommait : «Time Neo, 1996». Le support utilisé dans cette œuvre se nomme le «DEL» (diode électroluminescente)¹. Le créateur a utilisé des technologies modernes pour que son œuvre ne soit pas typiquement japonaise. Cette fois-ci, l'œuvre nous est présentée sur six supports de matière plastique (plexiglas). Elles sont installées, adossées à chacun des piliers de la salle. (Il n'y a qu'un chiffre par module qui s'allume). Ceux-ci mesurent 3,75 mètres¹. On les voit bouger, et cela en ordre décroissant, de 9 à 1. Pour le zéro, encore un espace. Chaque unité avait sa propre vitesse comme le «Chemin mille». Chaque rangée avait son propre rythme. J'ai trouvé le «Time Neo, 1996» intéressant, mais pas aussi imaginaire que le «Chemin mille» car celui-ci nous était présenté dans le noir total.

La prochaine fois, vous ferez partie du groupe... N'est-ce pas? ♦

¹ Note : l'œuvre était en fait réalisée en néon et non avec le DEL. De plus, chaque élément de l'œuvre, il y en avait six, mesure 107 x 76 cm.

Marjolaine Héon

Collège Saint-Louis

5^e Secondaire

Professeure : Élane Marquis

L'art contemporain selon Philippe Raphanel, Chen Zhen et Chuck Samuels

Pour plusieurs, l'art visuel est souvent considéré comme une forme d'art qui ne relève que de considérations esthétiques et qui n'a pour but que de plaire à l'œil, ne véhiculant aucun sentiment, aucune valeur, aucune idée. Au Centre international d'art contemporain de Montréal, ainsi que dans d'autres lieux de la ville, se tenait, du 1^{er} septembre au 24 novembre 1996, la onzième édition de l'événement «Les Cent jours d'art contemporain». Cette exposition rassemblait les œuvres d'artistes «engagés» provenant de différents pays tels que la Chine, l'Allemagne, Cuba, la France, les États-Unis et le Canada. L'exposition qui se tenait dans les locaux permanents du centre situé rue Sherbrooke Est, mettait en lumière trois artistes affichant leurs couleurs par l'intermédiaire d'une œuvre qui était loin d'être dénuée de toute signification. Chacun d'eux touchait et développait à sa façon un aspect social qui portait à réflexion. Dans les prochaines lignes, nous verrons comment chacun de ces trois artistes, Philippe Raphanel, Chen Zhen et Chuck Samuels, s'y est pris pour développer un aspect social et quel aspect chacun d'eux a traité.

Tout d'abord, découvrons ensemble l'œuvre de Philippe Raphanel. Formé à Paris, Raphanel s'est installé à Vancouver à la fin de ses études en 1980. Après neuf ans de documentation et de recherche sur les plantes indigènes de la côte pacifique canadienne, ce peintre paysagiste expressionniste nous offrait «Poison/Phobia», une série de «peintures-photos». Les peintures sont réalisées à l'aide de graphite, de pigments et de crayons de couleur; elles représentent la flore pacifique canadienne. Ces plantes, menacées par la pollution et la disparition, sont utilisées par les autochtones, qui leur attribuent des pouvoirs curatifs. Pour ce qui est des photographies, elles illustrent les manifestations annuelles

du Jour de la fierté gaie qui se sont déroulées entre autres à Vancouver et à Paris. L'objectif de ces manifestations peut être également perçu non pas seulement comme une sensibilisation à la communauté gaie, mais comme une sensibilisation au fléau du siècle : le sida et son virus, le VIH. La superposition des photographies et des peintures nous amène à créer un parallèle entre la pollution et l'humanité affligée par la maladie, notamment le sida. Par les couleurs très vives qui constituent les photographies et les peintures, on ressent que malgré la maladie, la disparition et la mort qui planent au-dessus de nous et qui nous menacent, nous avons encore espoir d'un monde meilleur, que malgré la maladie et la pollution qui nous affectent, nous avons encore toute notre beauté, notre vitalité et nous sommes aptes et prêts à combattre. Par cette même superposition, on peut s'apercevoir

de la fragilité de deux mondes, soit le règne végétal et l'espèce humaine. Souvent, nous, êtres humains, nous croyons supérieurs et invincibles, mais cette œuvre nous montre bien notre vulnérabilité, notre faiblesse face à la maladie, à la mort. En la regardant bien, cette œuvre nous ramène aussi dans l'histoire, dans les années 70, par ces dessins de fleurs qui rappellent l'époque «Peace and Love» et la libération sexuelle. Là, également, peut se créer un lien entre la libération des mœurs sexuelles de l'époque et la libération et l'acceptation de la communauté gaie au sein de notre société. Souvent montrée du doigt et condamnée par notre société, la communauté gaie et lesbienne s'affiche de plus en plus en espérant qu'un jour la société l'acceptera. Bref, cette œuvre, portant entre autres sur la sensibilisation de la population au sida et à la disparition du règne végétal et humain, nous amène à réfléchir et à nous pencher sur le sujet, puisque le sida et la conservation de la flore nous concernent tous.

Maintenant, passons à un autre artiste tout aussi intéressant : Chen Zhen. Né à Shanghai en 1955, Zhen a vécu sa jeunesse en Chine pour finalement s'établir à Paris en 1986, à l'aube de ses trente ans. Pour l'événement, il nous offre une œuvre qui a pour titre «Daily Incantations». Cette œuvre en trois dimensions est constituée de 101 pots de chambre chinois situés en périphérie d'une immense sphère renfermant une panoplie d'objets électroniques tels que téléphone, radio, ordinateur, etc. le tout accompagné d'une trame sonore, laquelle est diffusée par des haut-parleurs placés dans chacun des pots de chambre. La disposition des pots de chambre, inspirée d'un instrument de musique chinois, évoque la forme d'un théâtre dans lequel la sphère serait en scène. Cela nous amène à créer une mise en scène où la

tradition est simple spectatrice, n'ayant que très peu d'influence sur les «comédiens» de la modernité. L'œuvre représente également le renouveau, l'évolution, un peu comme un volcan : le milieu de l'œuvre, soit le noyau de la sphère, est notre futur encore non perceptible, bouillonnant de renouveau tel le magma d'un volcan, la sphère est notre présent, bouillonnant encore un peu, tel de la lave, et finalement les latrines représentent le passé qui s'est figé et qui reste inchangé, comme de la lave refroidie et durcie. (D'ailleurs, en Chine, le chiffre 101 représente le recommencement.) D'un autre côté, si nous revenons au titre de l'œuvre, «Daily Incantations», alors nous pouvons interpréter l'œuvre différemment. Dans sa jeunesse, Chen Zhen, comme tous les jeunes se rendant à l'école à chaque matin, devait réciter le Petit Livre rouge du Président Mao, et ce, afin de purifier son âme. Chaque matin également, Zhen, en se rendant à l'école, entendait le bruit que créait le récurage des latrines. Ces bruits qu'il entendait chaque matin, sont les bruits constituant la bande sonore. À force d'écouter la trame sonore, on finit par l'oublier, elle finit, tout comme réciter le Petit Livre rouge, par ne vouloir rien dire. Elle est un peu comme un lavage de cerveau. Là un lien fort intéressant émerge : n'est-ce pas la même chose pour le bruit que font tous les appareils électroniques dont nous nous servons tous les jours? Les bruits qu'émettent la radio et la télévision ne finissent-ils pas par perdre toute signification? Voilà bien des questions que soulève Chen Zhen par son œuvre...

Finalement, découvrons le troisième artiste de l'exposition : Chuck Samuels. Né en 1956, ce photographe montréalais nous offre une œuvre fort intéressante intitulée «Before the camera». Dans une série de douze photographies, pour la plupart en noir et blanc, Chuck Samuels prend place devant l'objectif, lui qui est habituellement derrière. Dans ces photographies, Samuels, qui est totalement nu, met son corps au service de la photographie et de l'art. Tout d'abord, si nous regardons ces photographies au premier plan, son œuvre nous apparaît alors comme une déclaration, comme une revendication de son homosexualité. Cela est dû à plusieurs petits détails tels que bas de nylon, bijoux, vernis à ongle, etc. Cependant, si nous allons plus loin et fouillons quelque peu dans la vie privée de Chuck Samuels, nous nous apercevons que son œuvre ne vise pas du tout cet objectif, car Chuck Samuels est hétérosexuel. Alors, il nous fait chercher plus loin. En observant et en regardant attentivement les images, une vague impression de familiarité et de «déjà vu» nous tourmente. Personnellement, ce qui me dérangeait le plus, c'est que jamais je n'avais vu une œuvre de Samuels et pourtant quelques-unes de ces photographies ne me semblaient pas inconnues. En effet, Samuels s'est

inspiré des nus féminins créés par de célèbres photographes tels que Avedon, Man Ray, ou encore Mapplethorpe, etc, pour créer l'ensemble de son œuvre «Before the camera». En recréant minusculement ces photographies, à la seule exception du modèle, qui est un homme, Samuels voulait déranger les spectateurs, les mettre en position de voyeurs. Dans une entrevue accordée à Sylvie Parent, il a exprimé l'intention de son œuvre : «Je voulais, avec cette série, être un saboteur du voyeurisme. Il y a un plaisir à être un voyeur mais, en même temps, on peut ressentir un inconfort de se savoir voyeur. Je voulais mettre les gens en position de voyeurs, de pouvoir, et les rendre conscients qu'ils sont des voyeurs». (Cet effet est fort bien réussi soit dit en passant.) Personnellement, j'irais même plus loin : en substituant les modèles féminins, il ne voulait pas seulement nous prouver que nous sommes voyeurs, il voulait également contester la femme-objet ainsi que les préjugés sexistes circulant dans notre société. Si nous regardons l'histoire des modèles, que ce soit en peinture ou en photographie, la femme est omniprésente et semble être le modèle par excellence. Elle est objet de contemplation, d'admiration, de désir, bref elle est perçue comme un «objet» fort désirable et attirant. Mais où sont les hommes? Pourquoi ne sont-ils pas «l'objet» d'œuvres d'art? Est-ce parce qu'il existerait des différences dans la perception des modèles nus féminins et masculins? Je crois que oui et j'irais même jusqu'à dire qu'il existe autant de différences dans la perception que de différences entre l'homme et la femme. Depuis toujours, la femme a porté le chapeau «d'objet de désir» dans les différentes œuvres d'art mettant en scène des nus féminins et continuera de porter ce chapeau qui la rabaisse face à l'homme. Quant à l'homme, on ne le perçoit pas comme le simple objet naïf et désirable d'une œuvre, mais plutôt comme le sujet de celle-ci. Par ses photographies, Chuck Samuels nous montre bien que nous ne regardons pas un homme de la même façon qu'une femme. Bref, qu'on perçoive cette œuvre comme on le voudra, il reste qu'elle porte à réfléchir sur notre société et nos rôles sexuels.

En conclusion, comme nous avons pu le constater, l'art contemporain est loin d'être dénué de toute signification et d'intérêt. Les trois artistes dont nous avons traité nous ont tous transmis, par l'intermédiaire de leur œuvre, un certain message portant à réflexion. Que ce soit Chuck Samuels avec sa contestation de la femme-objet, Philippe Raphanel avec son œuvre visant à nous sensibiliser au sida, au règne écologique en danger, etc, ou encore Chen Zhen avec sa tradition et son renouveau, tous nous ont amenés à prendre quelque temps pour réfléchir sur notre société. Alors qui osera désormais insinuer que l'art contemporain est sans signification? ♦

Jaïmé Dubé

Cégep du Vieux Montréal

Programme Lettres

Professeur : Jean-Philippe Uzel

Miyajima Tatsuo au CIAC

Devant l'œuvre de Miyajima Tatsuo, le novice de l'art contemporain – moi – reste un instant sur sa faim, cette faim de sens immédiat que cultive en notre société la télévision. Heureusement, Miyajima utilise aussi ce média, et c'est devant sa première œuvre vidéo, *Counter Voice in the Air*, 1995, que commençent à s'éclaircir ses intentions.

Dans notre hâte typiquement occidentale de tirer des conclusions, la première vidéo nous suggère une interprétation un tant soit peu réductrice des motivations de Miyajima. Peut-être est-ce aussi un remords subsistant dans l'inconscient collectif américain qui nous fait penser au traumatisme des bombes atomiques lâchées sur Hiroshima et Nagasaki (la vidéo est tournée dans un hangar et on croit entendre un avion qui passe, sinistre oiseau). Ou est-ce seulement le souvenir d'un grand boom? Peu importe, ce compte à rebours suspendu dans les airs semble annoncer une rupture dans l'ordre naturel des choses; bien que prévue par l'homme, c'est pourtant une échéance inévitable.

Plus simple, on pourrait dire que la vie ne tient qu'à un fil. En effet, entre chaque compte à rebours, il retient son souffle, le souffle que les Anciens associaient directement à l'âme, anima : «souffle vital» en latin. C'est un compte à rebours avant la mort, qu'il ne peut fuir, car il est complètement impuissant pendu à cette corde. Son temps est compté. Mais le temps s'écoule à des rythmes changeants qui nous interdisent de présumer de sa façon de mesurer les instants qu'il lui reste à vivre, et cela nous choque. Passons.

Alors, en faisant notre petit tour, on s'attarde aux matériaux utilisés pour les deux œuvres qui constituent la pièce de résistance de l'exposition : «Chemin mille, 1991 et Time Neo 1996». Mais ce n'est pas de l'art! En effet, nous sommes en présence de matériaux qui sont devenus, à la fin de ce siècle, très communs et qui ne sont pas reconnus comme véhicules de messages artistiques par le commun des mortels – moi. Ce sont plutôt des instruments de précision : tous les réveille-matin que nous utilisons fonctionnent avec les mêmes DEL (Diodes Électro-Luminescentes) qui composent «Chemin mille», 1991. Les chiffres aussi sont les mêmes, mais le chiffre ne peut être sujet à interprétation, «les chiffres ne mentent pas!» Pourtant, ceux-ci ne sont pas fiables. Encore le choc.

Ces chiffres clignotent à des rythmes étranges et ne nous fournissent pas d'information, ni sur l'heure qu'il est, ni sur les cotes de la bourse. Ces drôles de numéros changent tous à des rythmes différents, de la même manière que Miyajima comptait à des rythmes différents dans «Counter Voice in the Air», 1995. Tout ça est très étrange, mais ces chiffres ne perdent pourtant pas leur statut de véhicules d'information. Que peuvent-ils dire?

On croit à un code, une conversation en code dont ces «gadgets» (dans «Chemin mille», 1991, chaque paire de chiffres; c'est l'unité de base de l'œuvre, comme la cellule l'est dans le monde vivant) deviennent des protagonistes en l'absence de personnages plus tangibles. Nous assistons donc à une personnalisation du chiffre; un élément subjectif est intégré à ce média froid et impersonnel qui représente habituellement l'objectivité absolue; j'ai quatre (4) billes, pas plus, ni moins. Par la même occasion, la lumière crue du néon gagne une pseudo-personnalité dans ce concert de clignotements irréguliers qui donne l'impression d'une conversation entre les panneaux de «Time Neo», 1996; les mille DEL rouges et vertes de «Chemin mille», 1991 sont autant de «subjectivités» lumineuses. Serions-nous les créateurs d'une nouvelle faune?

L'impression est fugitive, mais une ambiguïté persiste, la crédibilité du chiffre est relativisée : il est presque humain! Pour la première fois, on commence à envisager d'une manière critique ces gadgets lumineux, et Dieu sait qu'il faut se méfier de notre foi, souvent aveugle, en la technologie.

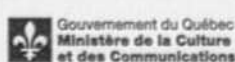
Déjà plus tout à fait novice, on s'attaque à ces rythmes chaotiques. En fait, l'œuvre de Miyajima Tatsuo est assez monolithique, chaque fois le même concept est repris sous des angles différents; toujours ces rythmes désynchronisés. Le temps. Dans «Counter Voice in the Air», 1995 il compte pour sa vie, on l'a déjà dit, mais ce qu'il faut retenir c'est que sa vie dure plus ou moins longtemps selon qu'il compte plus ou moins vite. Alors on distingue une deuxième notion du temps qui s'oppose au temps réel : le temps de la vie. Il est directement proportionnel à l'effervescence de celle-ci; plus on pense, plus on bouge, plus on jouit, plus la vie est longue, c'est une question de

densité. C'est notre temps, car, à bien y penser, le temps qui tourne à notre poignet n'est jamais à l'heure, la nôtre. Ainsi, si l'on se tient au milieu des chiffres de néon qui clignotent et qui cliquent chacun à leur tour, on n'a plus la notion du temps de l'horloge, les secondes s'écoulent à un rythme anarchique (tout ces clics, chaque fois que les chiffres changent) on se trouve – en y pensant très fort – en dehors du temps.

Mais celui-ci reste incontournable et s'insinue partout; c'est dans la deuxième vidéo, «Counter Voice in the Water», 1995 que se dessine le caractère ultimement inaltérable du temps. Toujours en comptant à rebours de neuf à un, il plonge sa tête dans l'eau après chaque décompte, changeant à chaque fois la cadence, mais l'eau, à mesure que l'expérience avance, imprègne sa chemise, son visage et ses cheveux. Il bouge lorsque sa tête est dans l'eau, chaque seconde qui voit sa tête submergée lui pèse. Et cette eau qui le trempe toujours plus quand il fait surface coule, comme le temps. Nous assistons alors à la rencontre des deux concepts de durée; c'est peut-être aussi l'illustration de la tension inévitable qu'il y a entre le temps de vie, la vie, et le temps tout court, qui signifie toujours un peu la mort.

On ne cherchera pas de lien avec l'art japonais; pour ça il faudrait un expert qui aurait lu la brochure et qui nous dirait, par exemple, que Miyajima n'utilise jamais le chiffre zéro, le lieu où tout commence et tout finit dans la philosophie bouddhiste, parce que ce n'est pas son propos. Alors on reconnaît la grande humilité orientale. L'expert nous dirait plein d'autres choses très intéressantes, mais même les novices apprécieront la stimulation électrique que ces œuvres suscitent en notre appareil cérébral. C'est un baptême numérique, lumineux et immatériel à un art contemporain qui ne montre pas que des concepts creux, mais qui est aussi beau. ♦

Le CIAC remercie tous ses partenaires



LE DEVOIR

CEQ

noranda

Panasonic

LA BIBLIOTHÈQUE
DU SQUARE

LAROUSSE

TAISIEU

QUATROUS

Nos remerciements vont également aux enseignantes et aux enseignants des différentes écoles participantes pour leur participation et leur soutien à l'événement.

Les textes primés seront également publiés dans un Bulletin spécial du CIAC de même que sur le site Internet du CIAC : <http://www.odyssee.net/~ciac>

Concours Jeunes critiques en arts visuels
Une idée de Sylvie Raymond • Réalisation : Jacinthe Baril, Isabelle Boulet, Sylvie Raymond, France Trudeau.

Centre international d'art contemporain de Montréal
Directeur général et artistique : Claude Gosselin
314, rue Sherbrooke Est • Tél. : 288-0811